

MAY ZIADE

Le vrai roman d'une femme atypique

Centre culturel du livre

Édition / Distribution

6, rue du Tigre. Casablanca

Tél : +212522810406

Fax : +212522810407

markazkitab@gmail.com

Première édition 2020

Dépôt légal: 2019MO5761

ISBN: 978-9920-627-23-8



King Faisal
PRIZE

INSTITUT
DU MONDE
ARABE
معهد العالم
العربي
كروسي المعهد

MAY ZIADE

Le vrai roman d'une femme atypique

Waciny LAREDJ



CENTRE CULTUREL DU LIVRE
Edition & Distribution

« Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions; cependant si j'avais pris le bateau avec Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique. »

Malak Hifnī Nasīf

« Les livres sont le seul endroit au monde où deux étrangers peuvent se rencontrer en toute quiétude. »

May Ziyadé

Table des matières

Introduction.....	9
Préface.....	11
Chapitre I : LES GRANDES EPREUVES DE SA VIE.....	20
Chapitre II : LA QUESTION FEMININE.....	63
Chapitre III : ECRITS ET PUBLICATIONS.....	76
Chapitre IV : CHOIX DE TEXTES.....	88
Chapitre V : LES MIROIRS DE MAY.....	124
BIBLIOGRAPHIE.....	136

Introduction

Cet ouvrage s'inscrit dans le cadre d'un ambitieux projet culturel initié et mis en œuvre par deux institutions culturelles de renommée, le Prix du Roi Fayçal à Riyad et l'Institut du Monde Arabe à Paris, représenté par la Chaire de l'Institut.

Ce projet se donne pour objectif de faire connaître auprès du grand public une centaine de chercheurs et universitaires arabes et français qui se sont distingués par leurs considérables efforts destinés à la promotion des différentes formes de dialogue constructif et interactif entre les deux rives de la Méditerranée au cours des deux derniers siècles.

Il s'agit d'un authentique hommage que nous tentons de rendre à cette communauté scientifique, aux œuvres exceptionnelles de ces médiateurs culturels, ainsi qu'à leurs vies respectives entièrement dédiées au progrès du savoir, marquant ainsi leur époque par l'innovation et perpétuant une tradition scientifique et humaniste visant notamment la compréhension mutuelle, l'entente et la coopération entre les hommes.

Le choix de soixante personnalités arabes et de quarante personnalités françaises est le fruit d'une réflexion raisonnée et ciblée menée durant plusieurs

mois par un comité scientifique commun soucieux de réunir et présenter une palette de personnalités qui soient, autant que possible, représentatives de chaque discipline et courants de pensée à travers les différentes époques.

Cette liste est loin d'être exhaustive, toutefois, une sélection s'impose malgré le risque ô combien regrettable de sacrifier quelques écrivains, qui ont sans doute le mérite de faire partie de cette pléiade, par milliers. Consolons-nous néanmoins de vous présenter cette belle constellation d'auteurs, et d'initier cette voie qui sera, nous l'espérons, empruntée et poursuivie par d'autres acteurs.

Enfin, nous exprimons notre profonde gratitude aux auteurs qui ont cru en cette initiative et ont participé à sa réalisation. Nos plus sincères remerciements s'adressent également au Prince Khalid Al Fayçal, Président du Prix du Roi Fayçal, et à M. Jack Lang, Président de l'Institut du Monde Arabe, pour leur soutien et suivi continus de ce projet durant toutes ses étapes.

Mojeb Al Zahrani

Abdulaziz Alsebaïl

Préface

Une vraie femme de son temps

Dans une société entièrement sclérosée. Au bord de deux gouffres, celui de l'archaïsme et celui d'une modernité difficile à assumer. Sans trop penser, May choisit la deuxième voie et fait face à une machine moyenâgeuse qui ne génère que des pratiques rétrogrades. Ce n'est pas pour rien que l'écriture est devenue pour May un tout, une échappatoire, mais aussi une raison de vie et d'exister pleinement. Elle le dit d'une excellente manière: Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même, non dans ce que les hommes ont écrit d'elle. Même si May Ziadé (1886-1941) était, sur le plan des idées, en avance par rapport à sa société, elle demeure le reflet parfait d'une passion féminine de liberté inassouvie, à réinventer en permanence, en dépit des efforts fournis durant des années, et des batailles féminines menées sans relâche. Depuis que May a posé les premiers jalons de la question féminine, le

monde arabe n'a malheureusement, pas trop changé; il a même reculé si on se remémore les avancées et les efforts de Saïd zaghoul, Qacem Amine, Ali Abderrazeq et d'autres. Les mêmes situations et les mêmes maux, de la fin du 19^{ème} siècle, reviennent avec force aujourd'hui comme si le travail des pionniers n'avait eu aucun impact sur la société. Chassez le naturel, il revient au galop. Les questions fondamentales sont toujours présentes: quel projet de société, pour quelle femme de demain? Dans un monde complexe, avec ses obsessions, ses guerres et ses modernités, européennes ou anglo-saxonnes, très mal assumées dans un monde arabe victime de ses certitudes religieuses et autres. C'est dans ce grand vacarme de changements et de bouleversements, que May s'est retrouvée en plein tourbillon, dans une famille très moderne, qui lui a procuré confort et savoir pour se défendre et ne pas se laisser faire. Ses périples d'enfance et d'adolescence, entre la Palestine, le Liban et l'Egypte, lui ont permis de voir le monde arabe à travers un autre prisme plus complexe, et non pas se suffire de l'apparence des choses et des événements. Sa formation religieuse, rude et contraignante, ne l'a pas affectée au point de faire d'elle une religieuse rigoureuse. L'impact de la vie libérale et ouverte, d'un Liban très collé au modèle européen, et une culture moderne avec ses couvents, mais aussi ses courants laïcs, l'ont emporté sur le

religieux. Toutefois, une chose reste en travers de la gorge, nous impose un certain gout d'inachevé, et c'est sa mort prématurée, alors qu'elle était au sommet de son art. La responsabilité de son cousin Josef (Youcef) Ziadé, sur le mal qui l'a profondément traversée, est fortement engagée. Trop fragilisée par la mort de ceux qu'elle aimait et chérissait le plus: son père, sa mère et l'homme de ses rêves, le monstre sacré de la littérature libanaise, Gibrane Khalil Gibrane, elle a suivi son cousin pour aller se reposer de sa dépression, à Beyrouth et retourner au Caire. Le seul repos qui l'attendait c'est l'asile des aliénées, et l'internement injuste à al-Asfourié (asile de fous) durant plus de huit mois. Elle a été marquée à vie par cette épisode, d'une dureté sans précédent: *Ô Beyrouth, comment as-tu supporté qu'on me fasse tout ça sous ton regard, traversant tes rues honteuses? Comment as-tu supporté mes larmes, moi gisant dans cette ambulance entre les mains de ce médecin et de cette infirmière, dans une solitude terrible, désarmée et sans défenses face à ce destin incompréhensible*⁽¹⁾? May détestait la neutralité face aux injustices. Elle se considérait comme porteuse d'un message envers sa société, et n'a jamais lésiné sur les moyens culturels pour transmettre la douleur profonde

(1) Amine Rayhani, mon histoire avec May قصتي مع مي
M.A.D.N, Beyrouth 1980. P. 13.

de la femme, dans un Orient très arriéré et en pleine déconstruction. Elle a touché à tout, la poésie, le discours social, le roman, la biographie, la traduction, l'étude sociale et La question féminine qui était son cheval de bataille. Elle voulait être la voix de celles qui n'en avaient pas, une vraie femme de son temps. La question féminine n'a jamais cessé d'évoluer, elle demeure toujours un chantier ouvert. May Ziadé n'a jamais cru en la fatalité de la permanence, car selon elle tout, avec de la bonne volonté, peut changer. Son appui est constitué, des références orientales, des femmes surtout, dans le tourbillon de l'histoire, et une culture universelle, indéfectible face aux grandes mutations sociales et aux grands défis. May Ziadé n'a jamais cessé d'être à l'écoute de la femme dans un monde arabe en plein malaise historique. Elle est arrivée à développer, dans une partie de son œuvre, surtout biographique, une vraie réflexion sur la femme arabe face à des injustices inacceptables, sociales ou même biologiques (La place que détient le garçon dans la famille par rapport à la fille qui n'a d'autres alternatives dans la vie que le statut de la future épouse.) May Ziadé revisite avec courage l'histoire de la famille dans les différentes cultures afin de comprendre une situation qui n'avait aucune raison d'être. Elle met en branle les vieilles certitudes qui donnaient tous les droits à l'homme et faisaient de la

femme une vraie esclave. Elle l'invite à protester et à prendre son destin en main, à s'instruire, à profiter du savoir humain, afin de pouvoir défendre ses droits et gagner sa place sociale dans l'espace public et s'imposer en s'affirmant par sa culture et sa force d'esprit. Le parcours de May est un vrai roman dans le sens tragique du terme. Une ascension fulgurante, et, une descente aux enfers des plus douloureuses après un internement injuste, dont la famille porte la plus grande responsabilité historique. Tout le monde connaissait cette injustice, mais personne n'osait la réparer. Ajoutée à ce douloureux épisode, une identité éclatée, pas toujours bien comprise et qu'il fallait assumer pleinement. « Je suis née dans un pays, mon père vient d'un autre, ma mère d'un troisième territoire; je vis dans un pays, mes spectres me suivent d'une terre à l'autre. A quel pays dois-je appartenir? Quelle terre dois-je défendre? Je veux un pays, dans lequel je vive et je meurs. Je me vois seule dans ce bas monde, femme égarée, persécutée, sans aucun port d'attache.» C'est cela et plus, femme écorchée vive, mais qui n'a jamais lâché prise. Certes, elle a vécu presque en apatride dans le sens social et culturel, mais assumant profondément ses choix. C'est le temps et les expériences de vie qui l'ont façonnée, mais qui, en même temps, l'ont bouleversée. Elle a grandi aux antipodes en pleine effervescence sociale et historique qui faisaient basculer

toutes les certitudes d'un Orient sacré qui fut obligé de subir de plein fouet les bouleversements profonds qui ont changé même sa physionomie, donnant naissance à autre Orient très loin de ressembler à l'Orient historique des Ottomans après leur défaite cinglante durant la première guerre mondiale (1914-1918). Une autre géographie d'après-guerre s'était imposée de fait, après les accords de Sykes-Picot signés secrètement le 16 mai 1916 (révélés le 23 novembre 1917 dans un article des Izvestia et de la Pravda et le 26 novembre 1917 puis repris dans un article du Manchester Guardian.). Le Proche-Orient est découpé, malgré les promesses d'indépendance faites aux Arabes, en cinq zones:

1. *zone bleue française*, d'administration directe formée du Liban actuel et de la Cilicie.
2. *zone arabe A*, d'influence française comportant le Nord de la Syrie actuelle et la province de Mossoul.
3. *zone rouge britannique*, d'administration directe formée du Koweït actuel et de la Mésopotamie (actuel Irak sans la région de Mossoul).
4. *Zone arabe B*, d'influence britannique, comprenant le Sud de la Syrie actuelle, la Jordanie actuelle et la future Palestine mandataire.

5. *zone brune*, d'administration internationale comprenant Saint-Jean-d'Acre, Haïfa et Jérusalem. La Grande-Bretagne obtiendra le contrôle des ports d'Haifa et d'Acre.

La Grande-Bretagne obtiendra le contrôle des ports d'Haifa et d'Acre. May a porté en elle cette blessure d'injustice infligée par un occident qu'elle n'a jamais cessé d'aimer et de prendre comme modèle, elle, femme rêvant d'un autre monde arabe, juste, moderne et uni. Un parcours de vie difficile, parsemé d'embûches et de grandes déceptions, sur le plan personnel et sur un plan plus général relatif à la situation du monde arabe charcuté, biaisé, détruit. La résultante de tout cela, une May Ziadé fragilisée, mise en péril. Une fin tragique et dure dans l'hôpital d'al- Maâdi du Caire, et pourtant, même malade, elle n'a jamais cessé de donner le meilleur d'elle-même. Même dans les moments les plus durs, elle a su trouver les réponses relatives aux grandes questions ontologiques qui la traversaient. En plein délire social, May Ziadé s'est élevée avec acharnement contre son internement. Pour prouver qu'elle n'était pas folle, elle a donné une longue conférence sous le titre révélateur: *Le message de l'homme de lettre à la vie arabe*⁽¹⁾ dans lequel elle démontre qu'elle était maitresse

(1) Conférence donnée à l'université américaine, au West Hall le mardi soir 22 mars 1938, qui a fini par lui donner gain de cause et quitter définitivement l'asile dans lequel elle est restée=

de ses capacités mentales: *on a besoin d'un homme de lettre qui prend de nous, mais capable aussi de nous donner. Un homme, qui, par sa voix sage, juste et affectueuse, réveille en nous, nos consciences. On a besoin de son message fort, riche et pertinent pour que notre nation trouve la place qui lui revient de droit, parmi les grandes nations*⁽¹⁾. Elle a vécu longtemps dans le silence de l'internement. Son cri à peine audible. Chaque fois que le nom de May est évoqué, celui de Camille Claudel (1864-1943) resurgit. Quel rapport existe-t-il entre les deux femmes? Peut-être n'est-ce pas là le lieu de se lancer dans une diatribe comparative, mais les similitudes sont très étonnantes. Toutes deux étaient des artistes très fragiles, victimes de la famille qui entendait bien faire en les internant dans des asiles psychiatriques. Victimes d'un amour fatal, pour deux hommes trop égoïstes pour se rendre compte des détresses qu'ils avaient provoquées. Mortes dans l'oubli et l'anonymat. L'art n'était pas suffisant pour les sauver de la dépression. May n'a jamais pu faire le deuil de son amour. En demandant de l'aide à son premier amour (lettre jointe dans le livre), son cousin Josef, May s'était engouffrée davantage dans le désespoir. Cette traversée infernale qui a marqué de

= internée plus de dix mois. La conférence a été publiée dans la revue 'urwa wuthqa. Du 1er juin 1938.

(1) 'urwa wuthqa. Du 1er juin 1938.

façon fondamentale toute sa production littéraire et sociale. Les travaux de May Ziadé, création poétique, ou biographies, traductions, essais et autres, interrogent et interpellent, à partir d'une conscience féminine, le temps et les histoires qui ont fait de l'Orient ce qu'il est aujourd'hui avec le grand bonheur de découvrir un autre monde occidental qui proposait une vie plus humanisée, mais aussi le grand malheur des guerres injustes et la disparition de toute une vie, plus, de tout un espoir. Tout le travail de May s'inscrit dans cette dichotomie, parfois contradictoire, entre désir et refoulement, traversée par l'énigmatique et l'incurable Orient qui a subi de plein fouet, les grands changements qui l'ont bouleversé. Même si May ne dit pas grand-chose de cette situation, celle-ci est présente en sourdine, dans ses travaux et sa création. Un vrai bonheur puisque May nous revient aujourd'hui, dans le cadre de cette belle collection qui lui donne une nouvelle vie. Certes, il serait très difficile, voire impossible, pour elle, de reconnaître le désordre d'aujourd'hui et la disparition de sa terre natale, La Palestine, dont il ne reste que le nom, et la naissance d'un monde *sauvage* qui ne croit plus en rien, et met en branle les équilibres, trop fragiles, de l'humanité.

Waciny Laredj

Paris, automne 2019

Chapitre I

LES GRANDES EPREUVES DE SA VIE

I- Un exil forcé

May Ziadé (مي زيادة). Née le 11 février 1886 à Nazareth (Palestine) sous le prénom de Marie. De père libanais Elias Ziadé, instituteur et journaliste de son état, et de mère palestinienne, Nuzha Mouammar, des monts de Galilée. Après une vie difficile et tumultueuse, pleine d'embûches et de déceptions, May, comme tous les grands de son époque, meurt dans la solitude et l'anonymat, au Caire le 17 octobre 1941, à l'hôpital al-Ma'adi.



May Ziadé en compagnie de sa mère à Nazareth

Elle passe une partie de son enfance dans sa ville natale, Nazareth, dans l'ancien quartier de la ville, où elle poursuit ses études primaires axées sur le religieux, avant de la quitter pour aller s'installer à Beyrouth, plus précisément à 'Aintoura, au collège des Visitandines..



Sur les traces de May.

**Waciny à Nazareth en compagnie de l'ex. maire de Nacira,
Mr Jayssiyeh et la journaliste Nadia Harchach. 2016**

A seize ans, aidée par son père, elle commence déjà à gribouiller, écrivait des textes qui reprenaient la vie du quotidien de Nazareth, les gens, la beauté des églises et la mosquée qui faisait face à leur demeure: La mosquée blanche⁽¹⁾. Elle savait raconter et imaginer. Un don que le père a vite pris en charge. Entre sa ville

(1) الجامع الأبيض. من أوقاف عائلة الفهوم.

natale et Beyrouth, En s'ouvrant sur la nécessité de l'apprentissage des langues (français et anglais), elle découvre vite la grandeur de la littérature universelle, surtout française, Mme de Sévigné, Georges Sand, Mme de Staël et Lamartine, qui vont devenir sa référence littéraire et historique. On trouve beaucoup de leurs traces dans ses écrits.

Elle collabore au journal et à la maison d'édition Al-Mahroussa (La Protégée) dirigés par son père, avant d'élargir ses horizons d'expression vers d'autres espaces journalistiques, tels El-Muqtataf المقتطف, Al-Ahram الأهرام ou encore Al-Muqattam المقطم. Elle améliore son potentiel linguistique et culturel et axe son intérêt davantage sur les langues et les belles lettres. Ce qui va la pousser à vivre une très belle expérience passionnelle, celle de traduire les livres qui ont marqué ses lectures. Elle voulait partager ses propres voyages virtuels avec les lecteurs arabes qui n'avaient pas accès aux langues étrangères, le français, l'allemand, l'italien et l'anglais. Une passion qui va se traduire par l'arabisation de plusieurs ouvrages de référence universelle tels que le **Retour du flot** d'Henrietta Consuela Sansom dite Brada, **Amour allemand** de Max Müller et **Sweet hearts** de Conan Doyle. Elle ne cherchait pas le métier de traductrice, mais plutôt le partage intellectuel et culturel.

En 1908, May Ziadé quitte Nazareth pour aller s'installer définitivement au Caire avec ses parents. Certains historiens racontent que la cause de cette émigration décidée par le père venait du fait de la déception de sa fille, très amoureuse de son cousin Josef Ziadé, alors qu'au départ, en 1905, elle était promise à son frère Na'oum Ziadé, mais sans conviction de sa part, alors qu'elle était encore à l'internat des sœurs Visitandines راهبات الزيارة. Elle met fin à cette absurdité (Le terme est de May) après avoir découvert que les lettres très poétiques, envoyées par Na'oum, au nom de Canarie, ou Chihab, n'étaient pas de lui, mais plutôt de son double, le poète et l'artiste peintre, Yousef al-Huayyak, et du frère de Na'oum, Josef Ziadé, au lycée al-Hikma de Beyrouth. Les fiançailles n'auront duré que quelques mois, il n'y avait aucun lien sentimental entre les deux. Elle envoya à son oncle Iskandar un télégramme contenant une seule phrase: **Fiançailles rompues**. Depuis, elle s'est consacrée à l'enseignement avec son père, sans cacher sa passion amoureuse à son cousin Josef, étudiant en médecine. Une grande passion lourde de conséquences, qui laissera des traces dans sa chair jusqu'à la fin de sa vie.

La décision du père, très attaché à sa fille, fût prise. Est-ce une simple coïncidence ou par souci de sauver sa fille, qui vivait une adolescence à risque, d'une fin

tragique? Josef, quant à lui, choisit de quitter Beyrouth pour se consacrer à ses études en France. Il finira par se marier avec une femme plus âgée que lui, laissant sur ses traces, une May au bord de la dépression.

Elle devient enseignante de langue française.

A 22 ans, en 1908, May s'inscrit à l'Université égyptienne pour étudier les littératures étrangères modernes. Il faut dire qu'elle a eu une chance inouïe de bénéficier de grands enseignants de l'époque, très ouverts sur la modernité et le monde nouveau, avec lesquels elle est restée en contact permanent jusqu'à tisser une grande amitié forte tels que Taha Hussein, Lotfi Sayed et d'autres. Elle était comme eux, porteuse d'une autre possibilité de vie, plus juste, humaine, surtout plus révolutionnaire, qui fait triompher les nouvelles idées modernes dans la société arabe.

Le père de May, Elias Ziadé, dirigeait le grand journal "al-Mahroussa" qui sera sa tribune véritable par laquelle elle faisait passer ses messages. Elias Ziadé, journaliste de son état, est considéré comme l'un des grands précurseurs d'une presse libre et moderne. C'est lui qui a relancé al-Mahroussa, journal au bord de la mort, tout comme les autres Chwams du Caire, Najib Mitri qui a fondé la maison d'édition Dar al-Ma'arif, qui a joué un rôle déterminant dans la diffusion du savoir et de l'idéal moderne, Georges Zidane, le père

fondateur de la grande maison Dar al'Hilal, Yaqub Sarrouf a fondé la revue très connue al-Muqtataf, Fares Nemr la revue al-Muqattam.

Le grand combat de May pour le changement de la société s'est fait essentiellement en Egypte, sa nouvelle terre d'accueil. C'est à ce moment de sa vie qu'elle a pu tisser des relations culturelles très riches avec des écrivains arabes, libanais et égyptiens en l'occurrence. Par son abnégation et son travail culturel de terrain, elle est vite rehaussée au premier rang. Dans tout ce qu'on produit, il n'y a point d'écrits qui n'ont de référence que l'imaginaire. Tout ce que les écrivains produisent, ont un référent réel.

Afin d'éviter d'être prise comme cible, May s'est cachée derrière plusieurs prénoms d'emprunt dont Isis Copia, par lequel elle a signé son premier recueil de poésie. Un pseudo avec une charge historique et culturelle énorme qui veut dire la même chose en arabe, sur le plan étymologique. On ne choisit pas de faire abstraction de son vrai nom pour le plaisir, s'il n'y a pas une raison, quelque part, qui justifie ça. Il serait judicieux de rappeler la charge symbolique du pseudonyme choisi par May Ziadé, Isis Copia «Sans entrer dans l'univers poétique du texte lui-même, on arrive à saisir la visée apologique de ce nom de plume. En effet, Isis est une déesse mythique de l'Égypte

antique, souvent représentée comme une jeune femme coiffée d'un trône en forme de disque solaire entre deux cornes de vache. La légende raconte qu'Isis ayant le pouvoir de ressusciter les morts par son souffle, est la déesse de l'univers... Elle incarne aussi l'initiatrice qui détient les énigmes de la vie et de la mort... Quant à «Copia», ce serait la traduction latine de son nom de famille Ziadé, qui signifie «abondance» en arabe.⁽¹⁾» En optant pour le pseudo, May traçait déjà les contours de son entreprise d'expression et de liberté afin de faire face aux «transmutations» de la société arabe de l'époque.

Certes, la société peinait encore à sortir du cocon du traditionalisme dans lequel elle s'était embourbée durant des siècles, à l'époque Ottomane, mais les rapports avec la culture occidentale offraient beaucoup d'opportunités de changement. Il n'est inopportun qu'elle ait écrit son premier recueil de poésie: *Fleurs de rêves*, en langue française.

Le recueil reflète une partie de sa vie amoureuse enfouie dans une poésie chargée de symboles et d'images qui redonne vie à une période qu'elle a vécue avec bonheur et amertume. Sa vie amoureuse tumultueuse avec son cousin Josef Ziadé, a laissé des traces

(1) **SALIBA-CHALHOUB Nicole**: «L'œuvre de May Ziadé: corporéité et corporéisme anticipés», in *Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris*, 2012.

ineffaçables. Un amour fatale d'adolescence, inassouvi et très mal assumé, va traverser sa vie de bout en bout, jusqu'à son internement.

May a trouvé dans la poésie son moyen de rêver, d'aller le plus loin possible dans un monde où le mal et les frontières sont bannis.

Plusieurs grandes épreuves ont marqué la vie de May. Des épreuves qui ont changé fondamentalement sa vie, mais qui ont laissé des stigmates sur son vécu et sur sa vie entière.

II- Les bruissements d'un nouveau monde

Aux antipodes de la fin d'un monde et le commencement d'un autre.

Tout change, entraînant derrière lui tous les débris d'un monde qui a fini, ou en voie, de finir d'exister. On peut toujours avoir peur de ce monde, mais on ne peut que faire face à ses soubresauts. May a fait ce que chaque intellectuel, digne de ce nom, devrait faire. Elle a choisi le chemin le plus dur, celui de faire face à toute une époque de régression mais aussi de changement brutaux, après la fin du règne de l'empire ottoman. Une société des plus sous développée, vivant dans un malaise qui bloquait toutes les énergies. Surtout la femme. Une très mauvaise acceptation de la femme qui refusait ce diktat comme s'il était une

fatalité, mais le refoulement de l'autre qui n'était pas seulement l'étranger, mais aussi le citoyen qui ne partage pas les mêmes convictions religieuses et linguistiques. Le chrétien n'était pas frère parce qu'il n'était pas de la même religion dominante. Le non arabe sur le plan linguistique, l'arménien, le grec, le Maltais, mais aussi le berbère, le kurde, qui faisait partie de la Société arabe depuis des siècles mais qui n'était pas arabe. La modernité très propice aux changements, qui pouvait changer tout ça, n'était pas la bienvenue même si elle avait été portée par beaucoup d'intellectuels. Un grand bouillonnement s'opérait à l'époque, en soubassement, à tous les niveaux ce qui a été appelé une renaissance la NAHDA, mais c'est une NAHDA qui n'a jamais pu couper avec le religieux en rendant à la religion sa place d'antan, le domaine du privé, et libérer la Société de tout ce la rendait inactive et incapable de se prendre en charge face à un monde de bonheur et du renouveau, mais aussi des violences guerrières, la première guerre mondiale dont la fin a permis de voir naître de nouvelles espérances et beaucoup d'espoirs. Malheureusement de nouvelles guerres pointaient déjà le nez à l'horizon assombri par des problèmes économiques insurmontables. Beaucoup de changements se sont opérés sur le plan social, culturel, toutefois, incapable de remettre en cause l'institution religieuse statique qui réfutait la modernité et les fondements des libertés individuelles.

Ni Taha Hussein avec sa logique cartésienne féroce et glaciale, ni Ali Abderrazek dans sa pensée courageuse qui a remis en cause le coté sacré du califat, ni d'autres dans les domaines littéraires et religieux, n'ont aidé à l'émergence d'une vraie refonte du religieux et de la société civile. D'ailleurs, c'est le religieux rude et sec, qui va prendre le dessus au détriment de la raison.

May Ziadé n'est pas restée inactive face à ces changements. Elle va jusqu'à impliquer sa personne dans la société civile, à travers son salon et ses conférences. Son plus grand ennemi c'est l'immobilisme social. On peut facilement imaginer la réaction des forces rétrogrades. Des propos d'une rare méchanceté avec un rejet total de la personne "Une petite chrétienne qui veut nous apprendre notre religion" les stigmates psychologiques sont très profonds, ils se manifesteront à la fin de sa vie d'une manière brutale.

III- Les germes de la différence.

May était chrétienne et francophone, ce qui la mettait dans la position inconfortable de la minorité. Malgré de grandes difficultés sur le plan culturel et social, elle a su comment communiquer avec une société à dominante islamique. Et joindre ses choix à ceux de l'élite de l'époque afin de faire triompher la modernité et le changement. Elle a très bien compris son temps. La

langue était son premier moyen d'expression libre. Son premier recueil, hormis son importance littéraire, est un fait rare. Il est écrit en langue française et ne parle que d'amour. Une transgression qui ne dit pas son nom. Faire de la langue française un moyen de communication n'était pas dans la tradition culturelle arabe. Parler d'amour avec une telle franchise ne la mettait pas à l'écart des mauvaises langues. C'est justement dans cette langue que May a pu raconter son intimité la plus profonde et ses déceptions amoureuses, difficile de les dire dans la langue arabe. En optant pour le journalisme avec son père et d'autres Chwams⁽¹⁾, May s'est donnée une force d'expression inestimable.

Le journalisme lui a donné l'occasion de dépasser les clivages religieux et se reconnaître dans le changement dont les chwams ont joué un rôle déterminant. Son père était journaliste et ses amis les plus proches l'étaient aussi. Cette différence lui a permis de trouver ses marques dans une Société en pleine effervescence. Elle s'est forgé un nom par son abnégation, son savoir-faire et la présence forte d'un père très introduit dans les cercles journalistiques, lui-même directeur d'al-Mahrousa qui a servi de première tribune à May afin

(1) L'apport des immigrants libanais et syriens dans le domaine du journalisme est trop grand. Ce sont eux qui ont fondé, en Egypte, les grands journaux de l'époque, dont certains existent toujours, pour ne citer qu'al-Ahram.

de défendre l'idéal d'une modernité possible dans un Orient archaïque en pleine dislocation.



IV- Le Salon de Mademoiselle May, culture et passion.

Le 24 avril au soir, 1913, est une date qui fait histoire. Le jour de la naissance du Salon de Mademoiselle May (al-Anissa May). Pourtant, L'idée d'un salon culturel ou littéraire, en Egypte, n'était pas une nouveauté. La princesse Nazli Fadel, en était l'initiatrice. Elle avait vécu en Europe en exil avec son père, et avait consacré une partie de sa vie, au début du 19^{ème} siècle, à la culture.

Avec un esprit totalement acquis à la modernité, May savait que la culture ne pourrait jamais changer sans une véritable élite entièrement acquise au renouveau. Elle a ainsi participé, avec son salon, à l'émergence de courants très liés aux acquis de l'époque. Les grands étaient là

tels que M. Abdou, Taha Houssein, Ali et Mustapha Abderrazek, Houda Cha'raoui et d'autres.

L'idée de partager un certain savoir-faire culturel avec l'ensemble de la société, faisait partie des convictions de May. Très imprégnée de l'idéal d'un certain panarabisme de l'époque, ouvert et non cloisonné sur lui-même après des époques de sclérose ottomanes, May entretenait le rêve d'un changement véritable par le prisme fort de la culture. Elle s'est impliquée avec énergie, sans pouvoir éviter beaucoup de revers de la société traditionnelle qui n'avait d'autres alternative qu'un retour vers un passé radieux que les conditions du présent rendaient caduc. May avec son regard neuf, voyait les choses autrement, il était Impossible de construire une nouvelle société avec les restes de l'archaïsme.

Même si le Salon était formellement un espace apolitique, la réalité était tout à fait autre chose. Les débats entre les acteurs de l'époque, politiques, littéraires, culturels et sociaux, faisaient rage chaque mardi. May recevait, d'une manière constante, des mises au point des services sécuritaires et des menaces d'arrêt de toute activité du salon. Chaque mardi les portes de la maison des Ziadé, rue 'Adli, ouvrait tôt pour préparer et recevoir les intellectuels de l'époque à l'instar d'Ismaïl Sabri poète et animateur du salon, Mahmoud abbas al-'Akkad, Qacim Amin, Sadeq Rafi'i, Taha Hussein, Mustafa 'Abderrazek,

Chebli Chemeyel, le grand poète Ahmed Chawqi, Hafez Ibrahim, Khalil Motrane, le poète révolutionnaire Waliyedine Yeken, Antoine Jemayal, Mansour Fahmi ainsi que d'autres, tous aguerris et convaincus de l'espace que May, par sa présence forte, humanisait pour devenir un lieu de partage. En travaillant avec les hommes, May n'hésitait pas à faire face, avec toute confiance, aux grands de l'époque, balayant l'idée que la femme ne servait qu'à enfanter et préserver le foyer. Elle le dit fortement: *Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même non dans ce que les hommes ont écrit d'elle⁽¹⁾*. Puis elle ajoute dans une autre intervention mettant l'homme et la femme sur le même piédestal: *Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions; cependant si j'avais pris le bateau avec Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique⁽²⁾*.

(1) الأعمال الكاملة، سوانح فتاة، In œuvre complète. 514-513 ص:

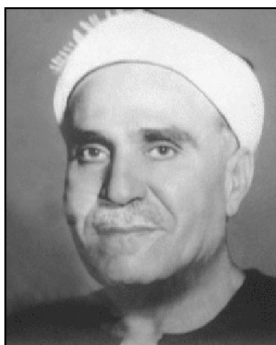
(2) Radwa 'Ashour, Ferial Jabouri Ghazoul & Hasna Reda-Mekdashy, Dhākirah lil mustaqbal: mawsū'ât al-kātibah al'Arabīyah, 1873-1999, (Les femmes arabes: Guide de référence critique, 1873-)

Avec l'aide de son père, très introduit dans les cercles sociaux culturels de l'époque, en Egypte, May réalise l'un de ses rêves les plus chers, LE SALON LITTERAIRE DE MAY qui va devenir, avec le temps, un champs culturel de référence, et un lieu de rencontre et de débat entre les grands penseurs et hommes de lettres, de l'époque à l'instar de Taha Hussein, Mohamed Abduh, Qasim Amin, Abbas Mahmoud Al Akkad Moustapha Sadek al-Rafi'i et d'autres. Des grands débats de l'époque sur l'émancipation de la femme, la littérature, les langues, les identités. En un laps de temps, Le salon est devenu la Mecque des intellectuels. May trouvait beaucoup de plaisir à être chouchoutée par cette classe d'hommes de grande culture. Beaucoup sont tombés sous son charme. Taha Hussein trouvait en elle la femme modèle d'une modernité envahissante. El Akad tombait amoureux d'elle et réclamait un jour pour lui hormis le mardi, le dimanche lui convenait bien pour aller au cinéma ensemble. Rafi'i frôla la folie avec une écriture extravagante jusqu'à imaginer des lettres envoyées par May, et prenait du plaisir (folie) à lui répondre.

Le Salon a vu son apogée jusqu'à la fin des années vingt avant de sombrer. C'est là que s'est développé son

= 1999), Presses de l'Université américaine du Caire, 2008, pp. 103-104.

égo d'écrivaine-femme. C'est dans ce même lieu aussi qu'elle a découvert la petitesse des gens, des coups bas et les différentes fragilités dans une société malade de son passé qui la tirait constamment vers le bas.



Mustapha Abderrazek



Taha Hussein

A cause de problèmes matériels et de censure, le Salon déménagea en 1921, dans l'un des bâtiments du journal al-Ahram, continua à recevoir les adeptes de la culture jusqu'à 1930, l'année de la disparition du père de May, son grand modèle de vie. Il était le premier à l'intéresser au journalisme. Elle avait constamment son espace dans al-Mahrousa avant que le journal ne soit confisqué et frappé d'interdit avec les chamboulements sociétaux. Elle a même été évincée d'al-Ahram. C'est à ce moment-là que son cri de détresse retentit: *Où est mon pays? Certains disent: tu n'es pas de nous parce que tu n'es pas de notre groupe social, d'autres disent:*

*tu n'es pas de nous, parce que tu es d'une autre race,
pourquoi ne suis-je pas comme les autres?*

V- Des histoires et des amours impossibles.

Trois pertes irréparables ont ouvert à jamais des blessures béantes et installé de grands doutes en May et ont façonné son regard et tracé les contours de toutes ses relations. Il y a d'abord La mort de son père qui a ébranlé sa stabilité mentale. Il était tout pour elle, le protecteur, l'ami, l'enseignant, le patron puisqu'il était le directeur en chef du journal al-Mahroussa. Soudain elle s'est retrouvée seule face à un horizon noirci par les événements et les guerres. Puis vint la deuxième perte. Celle de sa mère, sa meilleure confidente. Sa disparition a laissé en elle, de profonds stigmates. Ses textes sur ces pertes résonnent si fort qu'il n'est pas trop difficile de sentir la dépression qui s'installait tout doucement dans le silence et l'enfermement.

Et comme un malheur ne vient jamais seul, la mort du plus passionné de ses amis, Gibrane Khalil Gibrane, va tout faire basculer.

Pourtant, malgré une éducation religieuse, May ne s'est jamais privée d'amour spirituel et physique. Il existe une nouvelle⁽¹⁾ dans laquelle elle décrit, dans les

(1) Histoire d'amour à l'école قصة حب في المدرسة

détails l'amour d'une sœur religieuse, pour son élève à l'internat, comme s'il s'agissait de son histoire personnelle. Ses livres regorgent de ces petites histoires qui passent inaperçues, mais qui ont de la valeur au niveau de l'analyse. Certaines sœurs ne cachaient pas leur désir face à des situations où l'intimité s'offrait à elles. Beaucoup de scandales de ce genre sont rapportés dans les constatations de certains religieux courageux. Ce qui est sûre, c'est que May était une séductrice qui n'a jamais caché ses désirs, même si la religion demeure un handicap elle n'est pas une fatalité. Ses textes narratifs, ses traductions, même certaines de ses prises de positions, et, surtout sa poésie, revendiquent le droit à l'amour, à la passion, et à la liberté du corps.

1- Josef ou l'amour fatal et destructeur.

L'amour fatal de May n'est autre que celui de son cousin Josef Ziadé. Toute jeune, May découvre les premières folies d'un amour qu'elle croyait éternel, et les affres d'une passion dévorante qui a ébranlé toutes ses convictions religieuses. Un amour adolescent qui n'obéissait qu'à sa propre logique. Malheureusement c'est une passion dont elle a gardé les stigmates jusqu'à la fin de sa vie. Elle était au summum de sa féminité, quand Josef l'a quittée avec trahison, en choisissant ses études de médecine en France sans se soucier de la

jeune adolescente qui avait tout laissé pour lui, même sa propre famille. C'est le moment crucial qui va refaçonner entièrement sa vie dans la fragilité et la dépendance. Quand elle est tombée dans une dépression mal vécue, la première personne à la quelle elle a pensé pour demander de l'aide ce fut Josef. Elle n'a jamais su couper le lien ombilical qui l'attachait à son cousin, le premier amour et le grand confident. Son amour pour Josef est même devenu, avec le temps, une fixation dangereuse, une obsession qui la menait tout droit vers l'abîme. Pourtant, il l'a détruite, faite incarcérer dans l'asile de fous d'al-'Asfouriya. Cette situation atteste le poids du passé et de la difficulté à s'en dégager. La fixation est intrinsèquement liée à la régression dans la causalité des névroses. Elle est selon S. Freud un ***attachement excessif à une personne, un objet ou une représentation inconsciente, donatrice de plaisir***. Il insiste plus précisément, dans le cas de la fixation d'une tendance, sur le fait que celle-ci s'attarde à une phase déterminée du développement psycho-sexuel.

La fixation telle qu'elle a été vécue par May avec son cousin, s'est manifestée à travers un processus de trois phases, tel que défini par Freud: le stade de développement de la libido, le traumatisme et l'objet. Elle empêche ou retarde le passage d'un stade à un autre, entraînant alors un certain anachronisme dans le développement

psychique de l'individu. Les perversions, par exemple, avatars des pulsions partielles, témoignent de la persistance de schèmes de satisfaction inlassablement répétés.



May en compagnie de son Messie, Amine Rayhani, qui l'a sauvée in extrémis de l'asile des fous

Si le développement psychique se poursuit généralement, le sujet peut, en face d'angoisse ou de frustration, revenir à l'un des stades antérieurs qui lui avait donné satisfaction, on assiste alors à la **régression**, souvent définie comme un retour à des modes de satisfaction libidinale, précédant dans le psychisme le stade de développement réellement atteint.

L'état de santé de May est resté tributaire de ces turbulences qui ont fait d'elle ce qu'elle était devenue. La responsabilité de Josef est entièrement engagée,

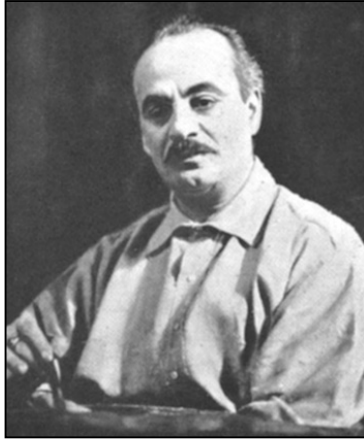
d'abord par cette blessure amoureuse de l'abandon, et son internement à l'hôpital psychiatrique d'al-Asfouria.

2- Gibrane, rencontre impossible

Son amour pour Gibrane Khalil Gibrane (1883-1931) est atypique, épistolaire, pourtant ce dernier menait bien une vie sexuelle très libre. Ce que raconte Marie Haskell de Gibrane, à travers un regard critique pertinent, est très révélateur. Gibrane était un homme à femmes. Son rapport avec May est resté au premier stade celui de l'admiration d'une adepte pour son maître, même si dans certaines lettres il laissait apparaître ce qui ressemblait à l'amour.

Tout a commencé, en 1912, lorsque May Ziadé entre en contact avec Gibrane Khalil grâce à un ami commun, le journaliste et homme de lettres libanais Salim Sarkis (1869-1926). à partir de ce moment la relation épistolaire s'est développée est devenue un espace de débat, rarement d'amour. Il ne se sont jamais vus. Aucun effort n'a été fourni dans ce sens. Ils discutaient des sujets complexes qui traversaient la société arabe en plein bouillonnement, surtout la question féminine, l'art et l'écriture dont ils étaient imprégnés, la vie et la mort, mais trop peu d'amour. Il aimait la poésie et la peinture, elle, l'écriture et la musique, elle jouait du piano dans les moments de solitude. L'un des moments

les plus marquants de sa vie c'est le jour du 24 mars 1913, quand il l'avait proposée pour lire son texte lors de l'hommage rendu au poète Khalil Moutrān (1842-1949), au Caire, parce qu'il ne pouvait pas se déplacer. May a eu même l'intelligence et le réflexe, non pas seulement de lire le texte de Gibrane avec éloquence, mais aussi d'ajouter quelques fragments au texte original de Gibrane, en exprimant fortement sa propre pensée.



Gibrane Khalil Gibrane, le grand ami intime de May

De loin, un très beau tableau qui réunit deux génies de la littérature arabe, la poésie, le grand bonheur de posséder la magie des mots, habitués à décortiquer et coucher sur du papier leurs sentiments et sensations, s'échangeant des textes, dessins et idées. De près beaucoup d'ambiguïté dans cette relation. Gibrane

menait tranquillement son train de vie amoureuse avec ses femmes, May de son côté savait, partiellement, que Gibrane ne pourrait jamais n'appartenir qu'à elle. Elle ne se privait pas non plus d'aimer, surtout son aventure avec al-Akkad, très jaloux de Gibrane. Le fait d'accepter la fatalité de rester chacun dans son coin n'était pas normal pour deux pigeons voyageurs qui aimaient les Etats unis d'Amérique, et la France et qui traversaient le monde pour se ressourcer.

L'idée d'entretenir cet amour, si amour il y avait, de loin ou par lettres, n'était pas anodine. C'est peut-être la seule manière de préserver une fragilité qu'on n'a pas envie, de part et d'autre, de perdre. D'ailleurs Lacan a bien développé cette idée du regard. L'envie naît donc de ce qui peut s'entrevoir de la satisfaction de l'objet par l'autre, «d'une sorte de désir à l'Autre, au bout duquel est le «donné-à-voir». Il y aurait donc «un appétit de l'œil» dont la satisfaction, comme pour toute pulsion, n'est jamais totale. En ce qui concerne la personne de May, le regard ne se croise avec celui de Gibrane que par imagination fertile. Elle est surtout convaincue d'être aimée par ce dernier qui réveille en elle, un amour tant désiré. Lacan précise qu'«avec ses deux sens, subjectif et objectif, la fonction de la vue et le fait d'être vue, comme on dit la vue d'un paysage, celle qui est prise comme objet sur une carte

postale⁽¹⁾». May ne regarde pas l'objet de son désir dont une autre pourrait être comblée. Elle incarne elle-même cet objet de la vue, un œil qui bénit, pour reprendre le terme de Lacan⁽²⁾, à travers les mots et les lettres. Elle refaçonne l'objet tel que le désir l'impose.

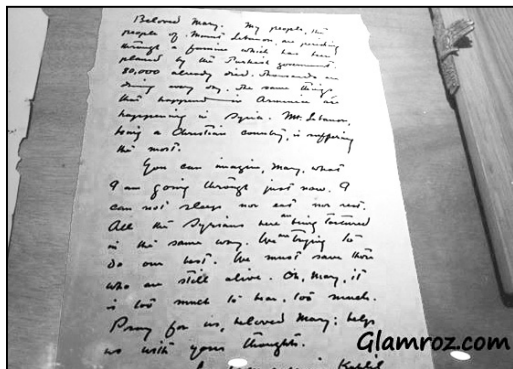
Pourtant, ils avaient les moyens de se voir et de matérialiser cet amour. May voyageait beaucoup à travers le monde, pourquoi n'est-elle pas allée rencontrer l'amour de sa vie? Gibrane a vécu à Paris pendant deux ans, de 1908 à 1910 au 14 avenue de la Maine. Pourquoi ne lui a-t-elle pas proposé un lieu qu'ils auraient eu en commun, Paris par exemple? Les raisons restent muettes. Les paroles de Gibrane, l'angle à travers lequel ils voyaient la vie n'était pas le même. Elle rêvait d'une certaine stabilité dans une société conservatrice, il vivait librement dans le magma du quotidien américain. Il aurait dit à Mary Haskell⁽³⁾ et à Charlotte Teller avoir eu plusieurs vies

(1) LACAN, J., *L'Angoisse*, Séminaire X, Paris : Le Seuil, 2004, p.90

(2) LACAN, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire IV, op.cit. p. 105.

(3) Mary Elizabeth Haskell (1873-1964) était la femme la plus proche de G.K. Gibrane, même si elle était mariée à Jacob. F. Directrice d'école à Boston, elle n'a ménagé aucun effort pour répondre à ses besoins d'ordre financier. Elle n'a ménagé aucun effort. C'est elle qui a fait partiellement qui a fait de lui ce qu'il est devenu par la suite. Elle l'a présenté à Emilie Michel, enseignante et journaliste francophone. A la journaliste Charlotte Teller.==

antérieures «en Syrie, mais brèves; une en Italie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; en Grèce jusqu'à vingt-deux ans; en Égypte jusqu'à un très, très vieil âge; plusieurs fois, peut-être six ou sept, en Chaldée; une fois en Inde et en Perse». Les regards étaient diamétralement différents.



Lettre de Gibrane pour May. Une correspondance qui a duré presque vingt ans

La correspondance entre May et Gibrane qui a duré presque vingt ans, ne s'est jamais tarie, jusqu'à la mort de ce dernier, témoin de leur passion culturelle et humaine formidable. Leurs lettres dispersées dont une partie était bien gardée chez May, ont été rassemblées

-
- = Hilou, Virginia a publié ses correspondances en 1972, sous le titre de *Beloved Prophet: The Love Letters of Khalil Gibrane and Mary Haskell, and Her Private Journal*, à New York, Alfred A. Knopf 1972. Traduit en langue arabe نبي الحبيب, en 3 tomes, par Laurent Fares, éd. Dar al-jarida al-ahlia Beyrouth 1974.

dans un seul volume portant le titre: FLAMME BLEUE⁽¹⁾. Elles ont été épargnées grâce au travail de fourni du chercheur syrien Selma Haffar Kouzbari. Le manuscrit lui a été dérobé par son cousin et amant de l'adolescence, Josef. C'est sa famille qui a remis ces correspondances à la chercheur syrienne. Josef avait sous tutelle May et toutes ses possessions matérielles. On pourrait aller plus loin et supposer que son cahier journal **LES NUITS D'AL ASFOURIA** disparu à tout jamais, faisait partie de ces possessions. Il n'existe, aujourd'hui, que quelques bribes rapportées par son ami Amine Rayhani, dans son livre publié à titre posthume: **Mon Histoire avec May**:

Il serait judicieux de rappeler que May et Gibrane n'ont jamais fait l'effort de se voir et de faire avancer cette relation qui, au fond, mérite plus de travail et plus d'approfondissement. Est-ce un choix ou une fatalité de la vie? La question reste posée, parce que leur histoire aurait pu prendre une autre tournure si les choix amoureux étaient autres. May avait pris conscience et s'est rendue à l'évidence que son ami Gibrane était l'amour impossible. Très platonique, un peu réservée, attachée à une certaine conduite depuis son enfance,

(1) Flamme bleue, Lettres de Gibrane Khalil Gibrane à May, correspondances rassemblées par Selma Haffar Kouzbari et Dr. Souheil Bachrouni. Ministère de la culture, Damas 1985.

May ne voyait pas d'horizons à cette relation. Gibrane évoluait dans une autre sphère qui ne lui permettait pas de consacrer tout son temps à May. Un homme papillon, il était d'abord avec Mary Haskell, puis Joséphine Preston, Peabody, Gertrude Barrie, sa secrétaire Charlotte Teller Young...

3- Al-'Akkad, le grand mal de la jalousie.

May n'a jamais pu éviter les avances d'un autre homme, ce monument des lettres arabes, Mustapha al-Akkad. Le salon de May était leur premier lieu de rencontre. Ils sont vite devenus amis inséparables. Al-'Akkad supportait très mal le monde qui entourait May, surtout ceux qui ne pouvaient plus retenir leurs impulsions amoureuses pour l'une des rares femmes dans l'espace public. Par amitié, mais aussi par amour, al-'Akkad a exigé de May qu'elle lui consacre un autre jour de réception, en dehors du mardi consacré pour les rencontres du salon. Amoureuse de lui et connaissant sa jalousie, elle lui propose toute la journée du dimanche. Ils allaient ensemble au cinéma, se promenaient dans les grands jardins, seuls, tels deux amoureux. Un handicap qui envenimait cette relation, était la présence de Gibrane. Il ne l'aimait pas, ni lui, ni sa littérature qu'il considérait trop légère. Il sentait que May lui donnait beaucoup d'importance au détriment de leur amour. Ses

propositions hâtives, amoureuses charnelles heurtaient sensiblement la fragilité des sentiments de May. May se murait derrière ses convictions religieuses. Dans l'une de ses correspondances, al-'Akkad raconte: **Chaque fois que je lui parlais d'amour (Charnel), elle regardait le ciel en murmurant, j'ai peur de Dieu.** Le spectre de Gibrane est resté un vrai handicap jusqu'à leur séparation. Le mot frère de la littérature n'était pas suffisant pour tarir cette jalousie. D'ailleurs pour May, la jalousie est synonyme d'amour. Au fond d'elle-même elle sentait une certaine fierté de femme désirée. Et à chaque fois qu'elle trouvait l'occasion de parler de Gibrane, elle le faisait en sachant qu'elle mettait al-Akkad dans une situation inconfortable. Dans une correspondance de Berlin, le 30 Aout 1925, elle n'hésite point à le dire: *Il m'est agréable de te dire que ce tu sens envers moi, je le sens aussi; depuis la première lettre? que je t'avais écrite, alors que tu étais dans ta ville historique d'Assouan. La première fois que je t'avais vu à l'entrée du journal al-Mahrousa, j'ai hésité longtemps, avant d'étaler devant toi mes propres sentiments. Timide, Je manquais d'audace et de courage. Je croyais que le fait que je sois avec les hommes ne te plaisait guère. Je comprends maintenant pourquoi tu n'as aucune affection pour Gibrane Khalil Gibrane. Je ne veux pas dire par là que tu es jaloux de*

Gibrane, il vit à new York et il ne m'a jamais vue, peut-être ne me verra-t-il jamais. Hormis ses photos dans ses articles de journaux, je ne connais pas grand-chose de lui. Par nature, la femme trouve du plaisir d'être le centre d'intérêt des hommes qui ne se cachent pas leur jalousie entre eux. Pardon, je ne voulais pas t'importuner, juste te dire mon bonheur pour cette jalousie, me sentir que j'ai de la valeur pour toi, et reconforter.



**Al-'Akkad, amoureux de May,
trop jaloux de Gibrane. Photo
de l'époque**

Le roman **Sarah** d'al-Akkad, n'est en réalité que le reflet de cette ambiguïté qui traversait al-Akkad profondément. Entre modernité, désir et vanité, il n'a jamais pu se départager. Deux femmes partagent l'espace romanesque de Sarah. Sarah qui est l'expression de la liberté du corps et de l'âme et Hind qui reste confinée dans des convictions archaïques. Les deux personnages ressemblent comme deux gouttes d'eau à Alice Dagher,

la nouvelle amie d'al-'Akkad, journaliste libanaise très libérale dans ses idées, venue d'une famille totalement acquise au modèle de vie européen, et May, fille de bonne famille, mais trop réservée sur la question de la sexualité. Al-'Akkad n'a jamais digéré le fait que May l'ait laissé et soit partie définitivement quand elle a su qu'il avait une relation parallèle avec Alice.



Alice Dagher, la dernière campagne d'Al-'Akkad. Elle a été derrière la séparation définitive d'al'Akkad et May

Dans son livre sur May et al-'Akkad, le critique Tanahi reprend en détail cette relation et la réaction de May " cet amour a cessé d'exister quand May a su qu'il y avait quelqu'un d'autre dans sa vie Sara (Alice Dagher), depuis elle n'a jamais revu al-'Akkad, et s'est isolée loin des regards des gens⁽¹⁾" Malheureusement, la fin de cette relation était

(1) أحاديث عن مي زيادة.

trop brutale. Au lieu de la défendre dans les moments durs, al-'Akkad était même parmi ceux qui ont insisté sur sa folie. Il était témoin de la chute d'une grande référence littéraire. Il est arrivé très en retard à son enterrement, et n'a pas assisté à la levée du corps. Le jour du quarantième jour de sa mort, il a écrit une longue élégie juste pour avoir la conscience tranquille.

4- Sadeq Rafi'i, entre folie et mensonges

Il était l'un des plus grands amoureux de May, et peut être le plus honnête. Il était même prêt à laisser sa femme qu'il aimait et sa famille pour rejoindre May. Elle l'a rencontré la première fois au début de l'année 1923, elle avait passé trente ans alors que lui en avait plus de quarante.



**Mustapha Sadeq Rafi'i, un
fou ou presque, de May**

Chaque mardi, il était le premier à arriver au salon de Tanta, et le dernier à partir. Il ne demandait pas grand-chose, juste être aux côtés de May et l'écouter, parler avec elle, même s'il était malentendant. May respectait cet amour, mais ne pouvait pas faire plus. On comprend

facilement pourquoi il avait une grande haine contre al-'Akkad. Il n'a raté aucune rencontre du salon à côté des grands de l'époque, tels Ahmed Lotfi as-Sayed, Taha Hussein, Salama Moussa, Antoine gemayel, Chebli Chemeyyal, Khalil Moutrane, Ahmed Zaki, l'émir Mostefa Chihabi, Ismaïl Sabri et autres. Très épris, mais porteur d'une grande blessure qui l'avait poussé un jour à quitter le salon avec énervement, et à ne plus revenir. L'origine du malentendu entre May et Raffi'i est banale. Il était dans le salon de May, quand le poète et animateur des rencontres, Ismaïl Sabri, s'est laissé aller à une longue discussion intime, à peine audible, tandis que Raffi'i attendait qu'on lui donne la parole et que celle-ci tardait à venir. Il s'énerva et quitta le salon, pour ne plus revenir. May essaya de l'amadouer en lui présentant ses excuses, mais en vain. Il lui envoya une lettre par laquelle il déclara rompre toute relation avec le salon. Depuis il n'y remit jamais plus les pieds. Une réaction lourde de conséquences. C'était l'expression d'un vrai désespoir. Son ami, M.S. al-'Aryan rapporte quelques détails à propos de l'impact psychologique laissé par cette séparation brutale: "J'ai rencontré M.S. Raffi'i en automne 1932, on a parlé d'amour et de passion, il m'a dévoilé le secret de son amour pour May, avec des mots tristes et une voix tremblotante " *May, la voix céleste me dit-il, reviendra un jour. Je la reverrai, je*

suis convaincu même après dix ans de la lettre de séparation, en janvier 1934" Il commença à se serrer les doigts et les étaler avant d'ajouter: On se reverra⁽¹⁾". Dix années et quatorze mois se sont écoulés sans que May ne revienne. Il ne l'a jamais revue jusqu'à sa mort. Son ami abou Raya⁽²⁾ le confirme dans son livre: **Les correspondances de Rafi'i**.

Très passionné, au bord de la folie, Rafi'i ne cessait d'écrire et de propager l'idée qu'il ne faisait que répondre aux lettres de sa bien aimée, May. Il écrit une trilogie poétique: **Lettres de tristesse, Nuage rouge et Les pétales de rose**⁽³⁾, dans laquelle il relate toute sa douleur amoureuse, sa solitude et sa voix triste et inaudible, qui n'arrive pas à toucher le cœur de May. Il va même avouer à son ami Abu Raya, le 22 février 1925, que le recueil **Nuage rouge** a rendu May folle de rage. Il alla jusqu'à dire le 14 avril 1930, "*ma seule préoccupation aujourd'hui c'est de terminer le livre de la diablesse*⁽⁴⁾, *Pétales de roses*."

Un autre amour qui vole en éclat et dont May ne voulait pas.

(1) العريان، محمد سعيد، حياة الرافي، مطبعة الاستقامة، القاهرة 1955

(2) محمود أبو رية،

(3) رسائل الأخران، السحاب الأحمر وأوراق الورد.

(4) كتاب الشيطانة.

VI- Al-Asfouria, un préjudice irréparable

Le sort s'acharne sur M. Ziadé qui sombre dans un chagrin profond, suite à une série de pertes. D'abord celle de son père en 1929, mort suite à une longue maladie; ensuite celle de son ami-amant G.Khalil en 1931, qui était un grand ami irremplaçable et un vrai confident; suivie de la perte de sa mère en 1932.

Une blessure béante qui est restée ouverte en elle jusqu'à sa mort.



Les restes de l'asile d'al-'Asfouria où May a séjourné, injustement, presque une année

May n'a jamais pu se rétablir de cette déferlante catastrophe. Soudain, elle s'est retrouvée toute seule dans un monde hypocrite et injuste. Puis vint le KO de son cousin Josef, qui l'a délestée de tous ses biens, au su et au vu de tout le monde, sans que personne parmi ses amis, ne bouge le petit doigt.

Une injustice désastreuse commise à son égard, elle la grande écrivaine de son époque et la plus en vue, et l'une des grandes pionnières de la question féminine en Orient. Elle s'insurge désespérée: *Ô Beyrouth comment as-tu supporté en me voyant traverser tes rues dans un cortège douloureux et déplorable? Comment n'as-tu pas réagi à mes larmes que j'ai déversé des larmes dans cette ambulance, à la merci d'un médecin et d'une infirmière, dans une terrible solitude, obligée de vivre ce sort malheureux qui m'a été réservé⁽¹⁾.*

Elle était abattue quand son cousin et premier amour, Dr Josef n'a rien trouvé de mieux à faire que de la jeter dans un hôpital d'aliénés. Pourtant ce qu'elle demandait quand elle s'est retrouvée toute dénudée face à une fatalité qu'elle ne pouvait supporter toute seule.

Josef était un imposteur. Un homme à mille visages.

Tout a commencé quand, en 1935, elle a demandé à Josef de l'aider. Il lui a promis de l'emmener à Beyrouth pour un léger repos, le temps qu'elle retrouve ses forces. Dans une lettre archivée aujourd'hui et qui a été à l'origine de tout son drame, elle lui demande de venir à son secours, un cri d'alarme et de détresse.

(1) Amine Rayhani, mon histoire avec May (قصتي مع مي)
M.A.E.E Beyrouth 1980. P. 13

Te dire de vive voix ?
 J'ai tant de peine, gosh !
 et je n'en sais pas la cause .
 Je suis plus que malade, il faut
 créer une nouvelle expression pour
 expliquer ce que je sens en moi
 & autour de moi . J'aurais pu
 s'air tant souffrir, jamais dans
 mes lectures & mes études je n'ai
 pu supporter qu'un être ^{humain} fût
 capable de supporter tant de
 souffrance . Si au moins j'en
 connaissais la cause ! Mais non,
 c'est que je vois depuis deux
 mois & demi (ils se sont pas

Connaissant bien la fragilité de May, Dr Josef répondit vite à sa demande, arriva de Paris au Caire, après la mort de sa femme, avec un plan diabolique, celui de mettre la main sur tous ses biens. Il savait qu'elle ne lui refuserait rien "en réalité, il est venu pour recenser mes biens, mon argent et toutes mes possessions et s'en accaparer. Il m'a demandé de le désigner comme tuteur afin de préserver mes biens. J'ai répliqué que ma vie était très bien organisée et que je n'avais point besoin de tuteur. Il a insisté, ne cessant de répéter: S'il te plaît, fais-le pour moi. J'ai répondu que je le ferai sans grande conviction ⁽¹⁾.

(1) Idem, P. 16

May sombre tout doucement et souffre de neurasthénie. Dr Josef l'interne dans l'asile psychiatrique d'al Asfourieh (Beyrouth). Délaissée d'abord par ses amis les plus proches et puis par tout le monde. Une partie de la presse dite libre, qui était à la merci du Dr Josef, homme très influent, l'enfonce davantage. Après presque une année d'internement, quelques-uns viendront à son secours afin de l'arracher à son calvaire. Fares Al-Khoury (1877-1962), un homme politique syrien engagé alors l'ex-ministre devenu avocat, Habib Abou Shehla, qui mena une vraie bataille judiciaire pour secourir «le papillon de la littérature فراشة الأدب», démunie de toute force et pesant à peine une trentaine de kilos après une grève de la faim déclenchée par May afin d'attirer l'attention de la société des intellectuels qui connaissaient bien sa valeur. C'est surtout grâce à son ami Amine Rayhani (1876-1940) écrivain et philosophe libanais que sa situation est devenue une affaire d'état. Il a pu trouver une solution médiane, celle de la faire sortir d'abord de l'asile des fous, et la mettre dans l'hôpital Rabiz et l'hôpital américain, où les conditions de vie étaient meilleures. Après avoir eu gain de cause, il lui loue une maison dans la nature à Frika pour sa convalescence et l'encourage à donner une conférence à l'Université américaine au Liban, pour prouver à tous ceux qui avaient des doutes sur son état de santé et ses

facultés mentales, qu'elle se portait bien. Le mardi soir, 22 mars 1938, et avec l'aide de l'association al-'Urwa al-Wuthqa, elle donne une conférence à l'université américaine de Beyrouth, AUB sous un titre révélateur «**Le message de l'écrivain à la société arabe**». L'occasion pour elle de prouver sa lucidité et sa force mentale. Elle gagne cette bataille brillamment dans le grand amphi de West Hall.



Après quelques jours de repos à Beyrouth, elle décide de retourner au Caire où elle s'éteint le 19 octobre 1941, à l'hôpital de Ma'âdī.

VII- Sa disparition

Une femme seule, sans frères ni sœurs, sans mari ni amis, May regardait les jours passer dans le vide et le non-sens.

Sa biographie détaillée, réalisée d'une manière académique et minutieuse par le Pr. Selma al-Haffar

Kuzbari⁽¹⁾, nous apprend que depuis son enfance, elle préférait l'isolement et appréhendait la fuite du temps. Elle avait peur de la vieillesse, de ne pas être maîtresse d'elle-même. Elle redoutait l'angoisse de l'âge et de la dépendance. Cette hantise incontrôlable du temps a fait naître chez elle son amour pour la solitude qu'elle trouvait dans les recoins de la maison sous le vieux chêne sous lequel elle a beaucoup écrit. Une solitude tant désirée qui lui permettait de se retrouver dans ce monde funeste et injuste. Un recours salvateur pour May. Son pensionnat au couvent des religieuses à Ain toura n'a fait qu'approfondir cette solitude jusqu'à devenir un état d'âme jusqu'à se poser des questions ontologiques: «Malgré mon grand amour, je suis dans mon pays comme une errante qui n'a pas de pays. Je voudrais une patrie pour laquelle je puisse mourir. »

Morte à l'âge d'une cinquantaine d'années, elle n'a pas eu le temps de vivre l'angoisse de la vieillesse. N'empêche que ses derniers jours furent durs et lourds à supporter. Elle les a passés dans la plus haute des solitudes. Elle était très affaiblie par la succession de malheurs et le déclin de ses rêves. Elle n'est jamais arrivée à surmonter la douleur causée par l'internement

(1) **Selma al-Haffar Kuzbari** Biographie complète de May, tome I et II, éditions Nawfal 1981.

injuste. Trop affaiblie, délaissée par presque tous ses amis, elle meurt le dimanche 19 octobre 1941 au Caire. Certains rapportent, qu'avant sa mort sur son lit d'hôpital à al-Ma'adi, elle aurait dit, en égyptien "*Je vous en supplie, laissez-moi me reposer*"⁽¹⁾ Elle refusait de manger et d'aller à l'hôpital. Après l'alerte de l'un de ses amis, la porte de sa maison fut défoncée. Les infirmiers l'avaient laissée dans son lit, bien préparée pour y mourir. Allongée, rideaux rabaissés, une carafe d'eau bien à sec, à son côté droit, Sur sa table de nuit gisait trois livres: *Graziella*, de Lamartine, en français, *Dorian Grey* de Oscar Wild qui a été emprisonné à cause de son homosexualité, en anglais, et son livre, en arabe, sur Malak Hifni Nassef: *Bahithat al-badiya*, et un numéro de la revue al-Moqtataf, mensuelle, éditée par son ami Yacoub Sarrouf. Elle est restée quatre jours à l'hôpital, sans manger, entre la vie et la mort avant de lâcher prise, le dimanche matin 19 octobre 1941, par une journée d'automne ordinaire, calme, qui absorbait dans un calme religieux, les derniers souffles de May.

Ceux qui l'avaient accompagnée jusqu'à sa dernière demeure dans le cimetière maronite se comptaient sur les doigts d'une main: Houda Cha'raoui, Ahmed Lotfi Sayed, Khalil Motrane, Anton Jemayel, rédacteur en

(1) أرجوكم، سيوني أرتاح.

chef d'al-Ahram, après la mort de Daoud Baraket, ami intime de May. Al-'Akkad, l'amant de May le plus proche avant leur séparation, n'assista pas à l'enterrement. Il n'est arrivé qu'après la levée du corps et l'enterrement, May était déjà sous terre. Très gêné, il a dit à ceux qui l'avaient rencontré à la sortie du Cimetière Maronite: *elle a vécu et est morte* comme une énigme. Lui qui le quarantième jour de son enterrement a dit⁽¹⁾:

Où est May, mes amis, dans cette rencontre?

Elle nous a habitués par sa présence

Son trône de grandeur

Répondait toujours à ceux qui en avaient besoin

Je ne vois pas May à notre rencontre?

(1) أين في المحفل "مي" يا صحاب ؟

عودتنا ها هنا فصل الخطاب

عرشها المنبر مرفوع الجناب

مستجيب حين يُدعى مستجاب

أين في المحفل "مي" يا صحاب ؟

سائلوا النخبة من رهط النديّ

أين ميّ ؟ هل علمتم أين الندي مي ؟

الحديث الحلو واللحن الشجي

والجبين الحر والوجه السني

أين ولي كوكباه؟ أين غاب ؟

Elle fut enterrée dans l'intimité la plus absolue. Elle est partie prématurément, trop fragile pour supporter l'hypocrisie sociale généralisée. Il est dit qu'il y avait une plaque sur sa tombe où il est écrit: *C'est la tombe d'une jeune femme, dont les gens n'ont vu d'elle que de la gentillesse et des sourires, son cœur plein d'amertume et de peines. Elle a vécu, aimé, peiné, mais elle s'est battue jusqu'à sa mort⁽¹⁾.*

Qui aurait pu mettre une plaque avec ce si beau texte révélateur?

En visitant le cimetière maronite, il n'y avait aucune plaque, juste son nom gravé sur une plaque dont l'érosion et le désintérêt ont effacé la couleur initiale "*L'écrivaine May Ziadé, génie de l'Orient, 1941*" Peut-être qu'elle a disparu? ou peut-être, que cette plaque n'a jamais existé. Je penche plutôt vers la deuxième probabilité.

(1) «هذا قبر فتاة لم ير الناس منها غير اللطف والبسمات، وفي قلبها الآلام والغصات، قد عاشت وأحبت وتعذبت وجاهدت، ثم قضت».



**Columbarium dans lequel se trouve les restes de May,
dans le cimetière Chrétien Maronite du Caire**

Chapitre II

LA QUESTION FEMININE AU CŒUR DES GRANDS DEBATS DE L'EPOQUE

Une question épineuse, mais May s'est investie complètement dans l'idée du genre: Le féminin. Pour elle, être dans ce magma, c'est faire le grand choix de la modernité. Comme beaucoup de sa génération, May n'était pas seulement une brillante femme de lettres, mais aussi une vraie tête pensante à la situation sociale arabe face aux grands défis de la modernité. Le statut injuste de la femme était l'un de ces grands défis auquel elle a choisi de faire face. Entourée des grands et des grandes de son époque, penseurs, poètes, artistes, religieux, traducteurs, journalistes, écrivains, etc... May n'a jamais mis en berne l'idée qu'elle soit une femme qui devait se battre pour être acceptée dans l'espace social dominé par les mâles. Elle savait pertinemment que la crème intellectuelle du Caire, de Beyrouth ou de Damas, ne reflétait pas le niveau culturel ou social de l'ensemble des sociétés arabes. Les milieux ruraux, en marge des capitales, les femmes vivaient à l'état de servitude dû au poids des traditions

et du religieux. Sa grande bataille était celle de la femme. Elle a mis en avant la question féminine parce qu'elle savait que libérer la femme c'est d'abord lui permettre l'accès à l'éducation et le savoir et lui faire connaître ses droits. Une femme libre équivaut à un homme libre, sans cela, toute la société restera dépendante d'un vrai sous-développement mental qui ne fera jamais avancer les sociétés. Le prix est cher mais point d'autres choix que celui de s'impliquer fortement.

Née dans un milieu lettré et libéral, May a fait de sa littérature, poésie, romans, essais, biographie, son moyen efficace de combat, dans un terrain miné et complexe. N'empêche que l'espace féminin était le terrain par lequel elle manifestait avec courage, ses grands désirs de femme libre. Elle savait que le prix à payer, pour faire triompher l'idéal féminin, était lourd. Ce n'est pas fortuit si elle est considérée comme une vraie pionnière de la question féminine dans le monde arabe. May Ziadé joua un rôle fondamental et déterminant dans la renaissance féminine au début du XX^e siècle, en Égypte, Liban et Syrie. Ses écrits sont devenus une arme redoutable face à une société arabe à systèmes sclérosés. Tout d'abord dans l'espace intellectuel, démocratique de son salon où la parole féminine commence craintivement à se libérer, et à se faire entendre avant de se propager dans tout le corps inerte du monde arabe. Elle milita aux côtés du grand réformateur,

Qāsim Amīn (1863-1908) et de Huda Sha'rāwī (1879-1947) très connue pour son franc-parler. La question du voile et l'ouverture sur un Occident salvateur sur le plan des idées, très avancé sur le plan économique. Elle n'hésite pas, en 1921, lors d'une conférence intitulée « Le but de la vie », de sommer les femmes de revendiquer leurs droits d'être libre avant toute autre chose. Elle savait que les choix exprimés étaient difficiles, même dangereux. Très imprégnée de l'idéal féminin défendu par Olympe de Gouges (1748-1793) qui réclama l'égalité politique entre hommes et femmes dans sa "Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne" qui stipule dans son article 1: "La femme naît libre et égale à l'homme en droits". Malheureusement, Elle fut guillotinée deux ans plus tard.

May fait de son écriture et de la presse, son fer de lance pour faire valoir sa cause. Dans son article «**Comment je veux que l'homme soit**», paru dans Al-Muqtataf, en février 1926, et qui a fait couler beaucoup d'encre, May dénonce les injustices et met l'homme mâle face à lui-même. Pour la première fois, qu'une femme ébranle les vieilles assurances qui donnaient aux hommes tous les droits, et confinaient la femme dans un rôle qui ne dépassait pas le stade instinctif et bestial. Elle dénonce fermement l'autorité patriarcale archaïque et l'oppression que subissent les femmes, toutes catégories confondues. L'ignorance n'est pas une

fatalité. La femme a pleinement le droit à l'instruction et à la reconnaissance de son statut de citoyenne. Sa liberté ne bousculera jamais le pouvoir masculin, il sera juste partagé avec équité. S'affranchir du poids des traditions et des clichés qui handicapent la femme et l'homme aussi, c'est l'essence de son entreprise. L'homme sera l'ami de la femme libre et non pas son ennemi, disait-elle. Ne faisant pas dans la dentelle, May Ziadé défend, avec acharnement, le droit de la femme à l'expression de son individualité et sa liberté. Un regard neuf que May jette sur sa société, mais qui demande, au préalable, une nouvelle perception des programmes de l'école et une refonte des lois. Sans cela, tout effort restera vain. Ses écrits, surtout sa poésie, sont une véritable quête de l'harmonie entre l'homme et la femme⁽¹⁾.

D'une manière, peut-être un peu moins brutale, May n'a pas échappé à la destinée d'Olympe de Gouge. Considérée comme folle, alors qu'elle ne l'était pas, May est internée dans l'asile de fous al-'Asfouria. Ceux qui étaient derrière ce crime savaient très bien ce qu'ils faisaient: mettre ainsi fin à une voix libre et forte qui dérangeait. Son internement, plus exactement, son incarcération est le geste le plus injuste et le plus

(1) Carmen Boustani, une vie, une écriture, Cahiers du GRIF, 1990, P. 164

abominable contre une femme qui avait pris le relais des grandes femmes de son époque qui se battaient pour un horizon meilleur et pour une vraie articulation entre féminité et sociabilité.

May ne venait pas d'un abîme sans fondements et sans histoire. Elle est l'héritière de tout un patrimoine de liberté, arabe et universel. Elle a toujours fait partie du grand mouvement de la Nahda ou Renaissance manifestée au début du siècle, qui a chamboulé les anciens reflexes et codes sociaux. Grâce à une élite libano-syrienne, imprégnée des idées nouvelles et une élite égyptienne, le changement en profondeur devenait possible. La presse, dont la majeure partie était dirigée par des Chwams, devient une vraie force entre *les mains* de la modernité arabe. Tous les problèmes qui traversaient la société orientale dans son ensemble, sont mis sur la table des discussions: *le problème de la femme, rapports femme-homme, le hijab, le droit à l'éducation, le travail, la colonisation dont les mouvements rebelles commençaient à faire leur apparition, le rôle des arts et des lettres dans le changement* etc... rien n'est mis à l'écart dans l'analyse de la situation/ un vrai chantier à ciel ouvert. Nourrie des idées de cette Nahda, May Ziadé, qui est d'obédience religieuse chrétienne Maronite, est allée plus loin que beaucoup d'écrivains de son époque dont un grand nombre, de confession musulmane, qui étaient pour le changement, mais qui,

malheureusement, sont restés fixés sur la Chari'a ou législation islamique afin d'éviter de se heurter aux institutions religieuses, dont al-Azhar, qui demeure toujours fort et imposant.

May a fortement cru à l'hybridité et au brassage des cultures. Ne voyait aucune raison valable à la confrontation Orient/Occident, elle prônait plutôt une certaine complémentarité, chose qui n'a pas été toujours du goût des décideurs religieux et sociaux. Une identité ne se suffit jamais à elle-même, elle a toujours besoin de vivre et de se ressourcer constamment, sinon c'est la mort annoncée, tout comme l'arbre fruitier qui, ne recevant aucune goutte d'eau, finit dans les poêles des braconniers.

May Ziadé a milité durant toute sa vie, dans la société et en littérature. Elle était convaincue que sans contact direct, avec la population, les idées nouvelles ne se fraieraient jamais un chemin dans une bousculade d'idées rétrogrades. Dans sa vie, comme dans son œuvre, elle est restée toujours fidèle à ses idées libératrices de la femme arabe face à un homme asservi par le joug de l'esclavage et de l'ignorance. Elle n'a jamais hésité à dénoncer les idées d'un autre âge, qui faisaient de la femme un être sous tutelle à vie. Dans plusieurs de ses œuvres, May met constamment, face à face, violemment, les deux mondes disparates, les genres dans leurs

contradictions historiques, *le masculin* avec ses faux avantages sociaux, restant tributaire d'une situation qu'il devait réfuter et dont il devait se détacher/ et se détacher d'elle, et *le féminin*, avec toutes les inégalités et les injustices imposées par un système où mœurs, traditions et religions s'entremêlent pour donner naissance à une idéologie moyenâgeuse.

Il est à remarquer qu'il existe trois dimensions liées à la question du genre, déterminées par Mikaël Quilliouy-Rioual, dans son livre: Identités de genre et intervention sociale⁽¹⁾ la première est une catégorie d'analyse permettant de décrire le masculin et le féminin comme une construction sociale. C'est ce qui nous intéresse dans cette analyse dont May a fait son point de départ pour l'analyse des genres dans leur mouvement. C'est-à-dire comme construction sociale, terme qui vient d'un emprunt sociologique, ou plus exactement *le constructivisme*, courant qui considère la réalité sociale comme chantier à ciel ouvert d'une manière constante. Un processus en construction qui permet, sur le plan de l'analyse, de ne pas rester tributaire des observations ou des analyses dont l'homme/la femme. Il réfute les idées simplistes qui caricaturent une réalité sociale complexe et multidimensionnelle. En analysant les dynamiques, les freins ou encore l'historicité d'un

(1) P. 19

fait, "ce courant cherche à éviter les oppositions artificielles (souvent binaires) ayant pour effet de gêner les interactions entre les sujets par des repères parfois trop figés des représentations⁽¹⁾"

Son livre *Bahithat El-Badia* est à la fois une analyse bien fouillée, et une étude complète et cohérente de la condition féminine égyptienne. May Ziadé accumule dans son livre les faits les plus divers à l'appui d'une thèse qu'elle a toujours défendue, qu'on peut résumer ainsi: l'instruction des femmes est le premier signe de l'égalité entre les sexes. *Une femme ignorante n'élève que des ignorants et des esclaves*, ou en d'autres termes, le progrès des nations est déterminé par des facteurs différents dont le plus important est celui de la condition de la femme. Il est trop facile de lui attribuer tout ce qui la rend incapable de gérer son statut de femme «*Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire en attribuant la faiblesse à la femme: derrière toute prospérité, je ne trouve que l'influence de la femme*». Son entreprise s'appuie sur d'innombrables exemples afin convaincre une population qui n'était pas du tout acquise à un projet émancipateur.

L'intention de May Ziadé dans ce livre est de refuser la situation de la femme soumise à l'homme pour la

(1) Idem. P. 26.

simple raison qu'il est homme et qu'elle est femme. Sans hésiter, elle montre l'oppression qui pèse sur la femme depuis sa naissance. Elle constate que la femme, suite à une culture qui repose sur les débris d'une culture traditionaliste, est mal considérée durant toutes les étapes de sa vie, y compris l'étape prénatale. L'idée d'avoir une fille est toujours un drame familial. A contrario, l'idée d'avoir un garçon fait le bonheur de l'entourage familial. Partant de ce postulat injuste, tout ce que fait l'homme comme atrocités est justifié. Alors que pour les femmes, même les petites erreurs insignifiantes sont mises en exergue et condamnées. C'est pour cela que le salon de Mademoiselle May الأندسة مي، sur le plan symbolique, demeure une preuve intangible de l'intelligence féminine qui n'a rien à envier à l'homme. Les grands débats du salon en donnaient la preuve. Il est non seulement un exemple à part de la lutte d'une intellectuelle pour l'émancipation des femmes dans l'espace privé du salon, mais encore une contribution remarquable au mouvement de la renaissance littéraire, culturelle et politique. Dans toutes ses interventions, May Ziadé s'insurge contre la claustration et l'enfermement de la femme. Elle s'appuie sur l'idée objective de *Bâhithatal-Badiya* qui remet les pendules à l'heure: « *Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions; cependant si j'avais pris le bateau avec*

Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique. »

L'instruction est la nécessité première pour rendre à la femme ses droits élémentaires qui lui permettent de défendre l'essence de son existence, c'est le refus d'être soumise aux idées rétrogrades, très répandues dans les sociétés arabes de l'époque. L'éducation de la femme n'a jamais été un luxe mais une exigence sociale, un souci d'égalité, pour l'avenir d'une société sereine. Son appui fondamental c'est l'école. Permettre aux petites filles d'aller à l'école. Réformer les programmes scolaires aussi périmés que les lois, désavantageux pour l'image de la femme qui reste confinée dans le rôle de femme de foyer. Certains de l'époque de May, peut-être même aujourd'hui, considèrent que l'instruction prolongée de la femme risquait de différer les mariages et, par conséquent, d'avoir des conséquences désastreuses sur sa féminité et sa fertilité, donc sur l'équilibre sociétal.

Avec le grand réformateur Qacem Amine, elle réclame l'abolition du voile comme condition sine qua non du progrès et de la liberté. Grâce à cet homme, Qacem Amine, à la tête d'un mouvement de libération de la femme regroupant un millier d'hommes, que des épouses, mères filles et sœurs, auront la liberté de sortir dévoilées. Le grand pas vers la libération fut d'ailleurs effectué par l'homme politique Saad Zagloul lors de

son discours à l'hôtel Sémiramis : après son retour d'exil, son premier geste spectaculaire fut de soulever le voile de la première femme de l'assistance. C'était un signal fort d'émancipation. May Ziadé s'inscrit dans ce projet social difficile, mais qui avait tous les mérites d'exister puisque même dans la religion, il n'y a aucun verset coranique qui interdit à la femme de jouir de ses droits, ou qui impose le voile.

Elle insère dans le journal El-Mouktatef de février 1926 son article célèbre: «Comment je voudrais que l'homme soit ». Pour la première fois, une femme ose lancer ce défi: dire ce qu'elle attend de l'homme. Elle veut permettre à la femme de saisir son individualité propre.

Ses écrits sont considérés comme la pierre angulaire du mouvement pour l'émancipation de la femme arabe. Elle a le mérite d'avoir remis en question beaucoup d'idées reçues sur la société féminine. Son livre sur *Bâhithat al- Badiya* dans lequel elle expose ses idées sur une réforme féministe de l'espace social, n'est que le reflet d'un effort intellectuel colossal dans la perspective d'un changement radical de la société arabe face à l'oppression et les injustices qui se sont installées depuis des siècles jusqu'à en devenir des réflexes.

Ce n'est pas anodin pour May d'avoir choisi de travailler sur les biographies de deux femmes pionnières de la

question féminine. Deux femmes modernistes dans le sens qu'elles étaient pour le changement de la société arabe. Certes, elles ne sont pas allées jusqu'au bout de leur logique de changement, parce que la société de l'époque n'était pas prête pour un changement radical. Tout en préservant le port du *hijab*, qui était sujet à grand débat, dans une société fixée sur un passé archaïque, elles ont pu poser haut et fort l'émancipation pour les droits fondamentaux, le droit à l'éducation, au choix du mari, à la dignité et à d'autres valeurs qui participent à l'épanouissement de la femme. La modernité était à l'époque vue comme élément destructeur de l'islam, donc mal reçu, un vrai panier de crabes dans lequel il fallait mettre la main avec tous les dangers possibles. May savait qu'elle marchait dans un champ miné. Le choix de travailler sur ces deux femmes et mettre leurs parcours à la portée de son temps, était pour elle sa façon de montrer la réussite, et surtout la force de la pensée féminine quand celle-ci trouve un terrain propice à son épanouissement.

Pourquoi deux biographies? Quelle est l'intérêt du genre?

Une biographie c'est un parcours de vie, une expérience humaine qui pourrait être partagée, et servir, non pas de guide pratique, à chacun sa vie et son parcours, mais plutôt d'idéal de changement, un moyen

convaincant de partage. Deux femmes qui ont bouleversé le statu quo et les fixations des sociétés archaïques, noyées dans un sous-développement sans précédent et dans une vraie misère mentale. En finalité, le but à atteindre par ces deux biographies c'est: *comment bénéficier de l'âme, de l'aide et de l'intérêt*. Donc Ce n'est pas pour rien qu'elle a choisi ces deux grandes femmes: *Malak hifni Nassif* et *Aïcha Taymour*, très estimées et très respectées dans les sociétés arabes de l'époque. May connaissait très bien les raisons profondes d'un tel choix. Ce qui a fait d'elle «la première libanaise à poser le problème de la condition de la femme arabe et à traiter la question de l'articulation entre féminité et écriture ⁽¹⁾».

(1) Carmen Boustani, May Ziadé : «Vie et écriture », Les Cahiers du GRIF, N. 43-44, 1990. Liban. pp. 163-169.

Chapitre III

ECRITS ET PUBLICATIONS

Pour May un être qui possède le pouvoir de la plume, c'est un être libre "**Savoir manier la plume, c'est le premier palier d'une liberté qui ne dément jamais.**" Une écriture inscrite dans l'idéal de son temps avec un seul mot d'ordre: LA LIBERTE. Toute sa production foisonnante ne s'est jamais détaché de l'idée qui fait de l'écriture le piédestal de la liberté. Liberté de la femme, mais aussi la liberté de soi-même et de la société, face à une période des grands bouleversements. La femme demeure le terrain propice du grand chantier social de May, toujours inachevé.

On ne cesse jamais de le répéter, l'époque de May était traversée par toutes injustices où, seuls les hommes, jouissaient de la liberté d'écrire, c'est-à-dire avoir une pensée sur ce qui les entourait, générer une réflexion sur la société, développer l'esprit critique et faire advenir les transformations sociales souhaitées. C'est bien cette arme-là que May Ziyadé revendiquait et va jusqu'à s'attribuer, à un âge précoce, une certaine androgynie originelle, lui permettant de se battre avec la force d'un homme, au nom des femmes et pour leur

émancipation, grâce à son esprit vif et juste, toujours aux aguets. Ses idées éparpillées dans ses livres ou dans les journaux de l'époque, témoignent du courage d'une femme atypique. Les textes parus au début dans al-Hilal, al-Moqtataf et, ultérieurement, dans ses ouvrages tels que Bahissat al Badia, Propos de jeune fille, Flux et reflux et d'autres, sont d'une force engagée qui n'a d'autres alternatives que de se battre pour une juste cause afin de faire avancer un idéal qui reste toujours d'actualité. Dès les premières tentatives d'écriture, en l'occurrence poétiques, la jeune femme de 24 ans est arrivée avec courage, bravant tous les interdits sexuels, au travers d'un discours fortement imagé, à inscrire le corps, la chair féminine dans le texte, faisant apparaître l'espoir de sa libération du joug d'une société foncièrement phallocrate.

D'ailleurs, c'est grâce à ce petit recueil de poésie "Fleurs de rêves" écrit entièrement en langue française sous le pseudonyme de **Isis Copia**, et publié en 1911, qu'elle se fait remarquer par son audace et son franc-parler. Que veut dire ce nom mythologique d'emprunt choisi comme piédestal d'une écriture à venir? Ce qui est sûr c'est que ce nom n'a pas été choisi à la légère.

Isis est le nom de la plus illustre des déesses égyptiennes, perçue d'abord comme pouvant ressusciter les morts de son seul souffle, puis appréhendée comme la déesse de l'univers tout entier dont «chaque être

vivant est une goutte de [son] sang ». Dans les grands mythes de l'âge classique, Isis incarne l'Initiatrice, détenant les énigmes de la vie, de la mort, mais aussi celles de la résurrection. Mais elle demeure toujours la grande représentation du principe féminin, source de fécondité et de beauté. Par contre nom Copia, désigne dans le latin l'abondance زيادة. En joignant les deux noms on aura l'équivalent en arabe May Ziyadé مي زيادة c'est-à-dire la Marie de l'abondance. Ce bref aperçu mythologique permet de constater que May Ziyadé, en se choisissant pour pseudonyme Isis Copia, voulait sans doute se présenter essentiellement comme la grande initiatrice du bonheur et du changement.

Les soubassements de ce petit recueil reflètent sans ambiguïté, les grandes déceptions de May. Ses déceptions avec son cousin Josef, qui l'avait quittée, en choisissant ses études de médecine en France au détriment de la fragilité de May qui croyait fortement en cet amour. Une blessure béante qui ne s'est jamais refermée, et qu'elle n'a pu surmonter jusqu'à la fin de sa vie. C'est ce mal amoureux qui l'a entraînée dans les méandres d'une histoire ténébreuse, et dans une dépression fatale qui a fini par un internement non justifié du moins sur le plan médical si on se fie aux documents médicaux existants. C'est dans ce petit recueil qu'elle se raconte librement à l'âge de 24 ans. Cependant, une question importante nous pousse à réfléchir: pourquoi May a-t-

elle écrit son intimité en langue française? Incapacité ou peur ou pour avoir plus de liberté dans une langue qui permet de braver les interdits sans trop penser aux conséquences puisque l'espace linguistique francophone était très réduit? Une question qui mérite d'être davantage creusée. Hormis son grand amour pour la langue française et sa fascination pour sa littérature, le choix était certainement social et intellectuel. Ecrire une intimité très profonde, quoique poétique, en langue arabe, à son époque, dans une société dominée par les maux du mâle, c'était se jeter tout simplement dans la gueule du loup. Mis à part quelques initiés, le recueil est passé sous silence. Peut-être que May voulait cela aussi.

Elle publie ensuite, cette fois-ci en langue arabe puisqu'elle s'adressait à son égo linguistique et social, deux biographies très fouillées, de deux femmes dirigeantes du mouvement féministe en Égypte qui se sont battues corps et âmes pour les droits de la femme arabe.

- *Bâhithat al-Badiyah* (باحثة البادية)
(biographie de Malak Hifni Nasif),
- *Aïcha Taymour* (عائشة تيمور)
(biographie de Aïcha Taymour).

Deux grandes figures de la modernité arabe dans ses débuts.

1- Malak Hifni Nassif (1886-1918)

C'est en 1909 qu'est apparu au Caire le terme *Al Nisaiyyate*, équivalent à «féminisme» en Occident. En effet, l'Égyptienne *Malak Hafni Nassif*, sous le pseudonyme de *Bâhithat al-Badiya*, prêcha à travers une série d'articles l'amélioration des conditions de vie des femmes. Ses articles sont publiés par son frère sous le titre de *Al-Nisaiyyat*.

Le discours de Malak Hifni Nasif est considéré comme une première prise de conscience des femmes arabes, en tant que groupe social qui vivaient dans des conditions défavorables par rapport aux *hommes*. Cette identification du féminisme explicite sera suivie en 1923, par la grande réformatrice Houda Charaoui (1879-1947). Le grand geste qui reste marqué dans la mémoire collective, a eu lieu au port d'Alexandrie et une deuxième fois à la gare du Caire où une foule de femmes drapées du noir attendaient deux amies qui revenaient d'une réunion féministe internationale tenue à Rome. Quand ces dernières sont descendues du train, Houda Charaoui, suivie de Céza Nabarawi, se sont dévoilées, découvrant ainsi leur visage. La foule des femmes s'est mise à applaudir. Ce geste symbolique marque le début d'une grande bataille pour l'émancipation de la femme arabe.

La biographie *Bâhithat al-Badiya*, réalisée par May revêt une très grande importance dans la société féminine. May a rassemblé dans cette biographie tous

les éléments essentiels qui retracent la vie de *Malak Hafni Nassif*. Il ressort de cet ouvrage que May était une grande réformatrice de son temps, constamment présente dans toutes les grandes batailles féminines et les débats pour l'émancipation de la femme.

Malak Hafni Nassif est issue d'une famille aisée. Elle a été la première femme à avoir appelé à l'émancipation de la femme et le droit à l'éducation et à l'égalité des genres. La première aussi à servir de modèle pour les autres. Elle a réussi, tout comme les hommes, à avoir son Certificat Général de l'Ecole Primaire. Les journaux de l'époque ont fait de cette réussite un vrai événement qui dit que la femme peut réussir là où beaucoup d'hommes peuvent trouver des difficultés à franchir ce cap scolaire. Elle fait des langues étrangères son moyen d'accès à d'autres sociétés. Par l'acquisition des deux langues, les plus importantes de l'époque coloniale, le français et l'anglais, elle a pu participer aux grands débats nationaux et internationaux.

Son mariage, en 1907, a laissé des stigmates trop profonds. Elle croyait que sa culture lui donnerait un statut autre que le statut familial. La réalité sociale était tout à fait autre chose. Il était Trop difficile d'aspirer à un changement radical. Son mariage a été une vraie catastrophe. Son mari, voyant qu'elle n'enfantait pas et qu'il n'aurait jamais le garçon, tant rêvé, qu'il attendait

d'elle, retourne à sa première femme avec laquelle il avait eu une fille. Cette séparation qu'elle jugea injuste la poussa à s'interroger davantage sur la destinée humaine de la femme face à l'ignorance complexe et non élucidée par la personne qui la porte en elle. Elle découvrit vite que c'est son mari qui était stérile et non pas elle à cause d'une opération chirurgicale qu'il avait subi juste après avoir eu sa fille avec sa première femme. Une grande partie de ses écrits sur la femme gravitent autour de la thématique de la stérilité. Il y a une part d'elle-même dans son grand combat pour le bonheur, l'amour et la justice. Elle fait du journal el-Mouayyad المؤيد sa vraie tribune afin de transmettre ses idées pour une vraie transformation de la société arabe dans lequel elle exposa toutes les questions de la femme sur le droit de l'héritage, le choix du mari, les droits fondamentaux et l'enseignement qui demeure le moyen le plus efficace pour un vrai changement. Elle a rassemblé, par la suite, tous ses articles pour en faire deux volumes publiés en 1910, Le premier sous le titre *Questions féminines*. نسائيات، le second sous le titre *Les droits des femmes* حقوق النساء. La mort ne lui a pas donné le temps de terminer ce dernier tome dont le thème fondamental est très attaché à l'éducation des filles et leur préparation afin d'affronter dignement la vie dans toute sa complexité. *Malak Hafni Nassif* ne s'est jamais contentée du travail de l'intellectuelle, elle

s'est impliquée fortement dans le tissu social en affrontant les différents problèmes de la société et les idées rétrogrades. Pas simple face à un discours religieux formel, acquis sans efforts. On ne le sait si bien, tout changement est une aubaine à supporter et à porter aussi. Ahmed Zaki Pacha disait d'elle: elle a rendu à l'âge d'or tout son éclat, où les femmes se battaient contre les hommes enturbannés, dans le domaine de l'écriture et les discours.⁽¹⁾ Elle représentera ainsi la femme égyptienne au premier congrès de la femme en mettant en avant ses revendications essentielles concernant les droits et les devoirs des femmes. Elle pris part aussi à la grande bataille du voile. Un débat initié par le grand réformateur Qacem amine (1863م – 1908 م) dans son premier livre: *Emancipation de la Femme*, et puis annoté et augmenté en 1901 et publié sous un nouveau titre: *La Nouvelle Femme* ⁽²⁾. Une vision profondément acquise à la modernité mais en 1906 il se remet en cause et revient sur l'idée du voile; il se fait son autocritique qui, malheureusement, ne fera pas avancer les choses "J'invitais les Egyptiens à suivre les turcs puis les européens dans leurs choix sociaux à propos de l'émancipation de la femme. Je sens aujourd'hui que j'ai exagéré sur l'idée de se débarrasser du hijab et d'impliquer la femme dans

(1) أعادت العصر الذهبي الذي كانت فيه ذوات العصائب يناضلن أرباب العمائم في ميدان الكتابة والخطابة.

(2) قاسم أمين، تحرير المرأة 1899، والمرأة الجديدة 1901.

tous les domaines sociaux. Je me rends compte des dangers d'une telle initiative sur le plan de la morale des gens. J'ai suivi tout cela de près dans les quartiers de la capitale et à Alexandrie, pour vérifier le degré de respect des gens pour les femmes sans voile. J'ai malheureusement remarqué des pratiques immorales des hommes et des femmes. Je remercie dieu que mon initiative a été affaiblie par une vraie opposition.⁽¹⁾"

Un vrai signe d'essoufflement de tout le projet de modernité arabe, initié avec courage, par Qacem Amine et d'autres réformateurs.

2- Aicha Taymour (1840-1902)

La deuxième biographie, May l'a consacrée à la deuxième pionnière de la question féminine Aicha Taymour (1840-1902) ou **Taymuriya** (عائشة التيمورية).

Tout a commencé chez May par une conférence à laquelle elle a été conviée par l'association **La Jeune Egypte** (جمعية مصر الفتاة). Elle devait faire la présentation de cette femme riche d'un grand savoir, qui avait touché à tout pour s'emparer de son espace de liberté, dans une société de mâles qui ne comptait rien céder au vent de la modernité qui commençait à souffler fort. En un court laps de temps, Taymuriya est

(1) قاسم أمين، جريدة الطاهر 1906.

devenue une voix singulière porteuse du renouveau.

Femme de lettre et réformiste, Taymuriya a mené de grandes batailles de liberté dans les moments les plus sombres de l'Égypte. Elle n'a ménagé aucun effort. Une production de son temps. Très prolifique. Durant la décennie de 1870-1880, elle a beaucoup produit, poésie, essais, discours sociaux dans les groupes avant-gardistes de la société égyptienne. Elle est aussi l'auteure du livre référence: *Le miroir de la pensée (مرآة التأمل في الأمور)*, dont lequel elle consacre sa réflexion profonde sur la situation de la femme dans son pays. Par des idées nouvelles, Aïcha Taymour s'est jetée dans la gueule du loup en se battant jusqu'à son dernier souffle contre les idées réactionnaires de son temps qui voulaient faire de la femme juste un objet de désir. Elle a payé cher ses choix pleinement assumés. C'est dans les années sombres, et dans une société où l'ignorance était maîtresse des lieux, que le phénomène de Aïcha Asmat (Taymuriya) est née. Elle était la lumière et la lueur d'espoir de la femme égyptienne et son avenir, ne cessait-elle de clamer dans son livre⁽¹⁾.

Ces deux biographies constituent un socle culturel riche d'enseignement. Les idées émancipatrices de May Ziadé, sont sous-jacentes mais claires. Elles forment l'essentiel de son projet face à une société des plus agressives de son temps.

(1) مي زيادة، عائشة التيمورية، ص 16.

L'œuvre de May ne s'arrête pas à ces limites. Elle est diversifiée et d'une très grande richesse, surtout dans le domaine de la traduction et de la création. Elle était consciente qu'aucune ouverture sur le monde moderne ne se ferait sans l'apport de la traduction, la grande passerelle des savoirs humains. La maîtrise de plusieurs langues dont le français, l'anglais qui étaient ses langues de base, auxquelles s'ajoutent l'italien et l'allemand lui a permis de mener ses traductions d'une main de maître. Elle a traduit du français vers l'arabe, sous le titre Roujou' el-mawja رجوع الموجة, le Retour de la vague, du romancier Brada, de l'anglais, sous le titre Alhub fi al-Adhab, الحب والعذاب l'amour dans le tourment de Conan Doyle, et de l'allemand, elle a traduit Muller, L'amour allemand sous le titre Ibtisamat wadoumou' ابتسامات ودموع. Les efforts de traduction de May Ziadé, demeurent un champ littéraire non creusé et mal exploité par la critique arabe.

Un autre domaine qui mérite d'être constamment revu, est celui des pseudonymes. Afin d'éviter de se télescoper frontalement avec une société archaïque qui n'a jamais dit son dernier mot, May se rabattait sur des faux noms pour faire passer ses idées nouvelles. A plusieurs reprises, elle est intervenue à propos des grandes questions de son époque, sans oser se manifester ouvertement, se cachant sous des pseudonymes masculins qui lui servaient de patronymes et lui permettaient de se

définir et de cadrer ses positions sociaux-politiques. Dans une société de mâles, un nom d'homme passe mieux que celui d'une femme encore en quête de statut. Elle signait le plus souvent ses articles, du nom de Kaled Ra'afat ou de Sindabad. Ou bien, elle choisissait des noms féminins à résonance européenne, comme celui d'Isis Copia, Aida ou de May; ce dernier va d'ailleurs se substituer à son vrai nom, Marie, jusqu'à l'effacer. Beaucoup de ces pseudos restent non élucidés jusqu'à aujourd'hui, ce qui veut dire en termes de recherche, qu'une partie de l'œuvre de May reste indéfectible, donc perdue dans les archives des journaux et des revues de l'époque. Il s'agit d'un vrai travestissement pour faire valoir ses idées et faire face à une société brutale, fixée sur elle-même socialement et religieusement "Ce travestissement qu'utilise la femme pour écrire, pour assurer sa crédibilité et être publiée, est dû à l'interdit de la société du début du siècle qui considère son acte comme un crime contre la féminité d'un côté et, de l'autre côté, au sentiment de culpabilité que ressent la femme chaque fois qu'elle prétend écrire, une culpabilité qui s'efface mieux sous d'autres noms, fussent-ils féminins, ou sous des noms masculins affirmant un certain hermaphrodisme mental⁽¹⁾."

(1) Carmen Boustani, May Ziadé, vie et écriture. Les cahiers du Griff. 1990. PP. 163-169

Chapitre IV

CHOIX DE TEXTES

C'est ça l'Amérique

L'histoire de la découverte de l'Amérique par l'idyllique Christophe Colomb, et les atouts dont les découvertes ont permis à l'homme et la civilisation de se développer, c'est l'histoire de l'endurance et de la volonté d'un homme qui voulait aller le plus loin possible. Pour les observateurs de la modernité, un miracle, comme si l'histoire humaine s'était arrêtée soudainement attendant la finalité de cette expédition qui a relié les lieux les plus lointain à ceux des plus avancées. Les relations entre les peuples se sont développées, la pensée a trouvé son champ d'exploitation, pour plus d'entente et d'espoir. Le désir de liberté est devenu chose courante ce qui a permis à l'homme de sortir du déterminisme. Soudain, l'homme s'est tenu droit devant son créateur et sa création avec la curiosité permanente de comprendre ce monde, de se donner entièrement pour vivre. Une richesse dense qui a poussé l'industrie et le commerce à se développer davantage. Il y a des minerais, de l'or et des pierres précieuses; différentes catégories de

plantes, d'animaux imaginés par Noé et sa progéniture; un nouveau monde avec ses richesses, sa nature, ses lacs, sa beauté, ses cascades, ses peuples métissés, plein de vie; un monde nouveau avec sa civilisation qui s'était bâti sur d'autres civilisations et tout ce que l'humanité a créé de beau. C'est ça l'Amérique, avec son potentiel matériel et spirituel, sa pensée et sa création, au summum de son art. Une grande capacité d'amasser les richesses, suivie d'une grande générosité à les redistribuer pour la réalisation de grands projets. Comme si le métissage entre les peuples qui ont fait l'âme américaine avait réveillé en elle le grand désir de chérir toute l'humanité. Un grand amour qui a grandi vite et qui a fait de l'Amérique le socle de la fraternité entre les humains. A chaque catastrophe c'est toujours l'Amérique qui est la première à réagir en prêtant main forte à ceux qui ont le plus besoin. A chaque apparition d'une nouvelle idée ou un principe de valeur, l'Amérique est la première à aider à sa propagation et à lui donner la possibilité d'être reconnu et s'épanouir. C'est toujours l'Amérique qui réagit pour la réorganisation et la remise des choses à leurs places, la plus impliquée dans l'aide, et la plus rationnelle. Hormis tout cela, l'Amérique est le pays de la liberté⁽¹⁾.

(1) In conférence **c'est ça l'homme**, donnée le mardi 31 octobre 1922, au West Hall, à l'université américaine de Beyrouth AUB.==

A-t-on besoin de littérature?

Il est évident que la littérature, tout comme la langue, fonctionnent conjointement avec la décadence et l'épanouissement des peuples. Notre littérature, à travers sa longue histoire, en témoigne de la teneur de cette idée. Elle vécut ses grands jours de gloire et sa stagnation, en fonction du degré de l'évolution des pays arabes. La véracité de cette idée se manifeste bien de nos jours. Quand on jette un regard sur la situation arabe qu'est-ce qu'on remarque? Après une absence de plus de trois siècles, les peuples arabes se sont réveillés. Les mouvements de changement hésitaient au début. La volonté de celui qui se réveille est trouble et manque, durant un bon moment, de clarté et de persévérance, perdue entre la nuit et les vérités des jours. Combien dans les rêveries de la nuit se cachent des vérités, et combien dans la clarté des jours somnolent les rêveries? Nos peuples, malgré leur engouement, demeurent hésitants et désarçonnés. Notre littérature, avec toutes les avancées qu'elle a réalisées, ses efforts et l'ampleur

-
- = C'est l'une de ses premières conférences. Elle commence par le bonheur de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Elle voit l'Amérique comme exemple du bonheur de l'humanité, et considère la découverte de l'Amérique comme le premier pas vers la construction d'une modernité humaine et nouvelle. La conférence n'évoque jamais la disparition du peuple indien et de sa culture si humaine et si riche.

des réalisations, manquent d'assurance et de stabilité. Enfin, a-t-on besoin aujourd'hui de littérature⁽¹⁾?

La mise sous tutelle

" Le Dr Josef me tendait des pièges secrètement, tout en faisant paraître, pour me convaincre de ses bonnes intentions, l'image de l'ami fidèle et du frère juste. De temps en temps, il correspondait avec moi. Durant la période de ma fatigue, Il m'avait informée de la maladie de sa femme et m'invita à aller changer d'air à Beyrouth dans sa maison ou celle de son frère, pour quelques jours. Je lui ai écrit pour décrire ma situation en lui demandant de me rejoindre au Caire et de m'aider. Il m'a répondu avec intérêt et m'a promis de venir m'aider dès que l'état de santé de sa femme le permettrait. Malheureusement, entretemps, sa femme est morte juste après. Il n'a pas tardé à venir pour m'aider à supporter ma peine, et alléger ma douleur.

Mais la vérité était toute autre. Dès son arrivée au Caire il a commencé à recenser mes possessions matérielles et mes intérêts, jusqu'à mettre tous mes biens sous sa tutelle vu mon état de santé et ma

(1) May Ziadé. In conférence donné à l'université américaine de Beyrouth, *Le Message de l'écrivain pour le monde arabe*, amphitheâtre The West Hall, Le mardi 22 mars 1938. Une preuve irréfutable que May n'était pas folle, et qu'elle était maîtresse de tous ses capacités mentales.

fragilité. Je lui ai expliqué que je n'avais pas grand-chose à préserver et que j'étais très organisée. Il a insisté en me disant: *fais-le pour moi. C'est dans ton intérêt.* À force d'insister je lui ai dit, je verrai. Le lendemain il est venu en compagnie de deux hommes de ses proches qui ne l'ont pas lâché d'une semelle tout au long de son séjour chez moi, et avec eux un *bachkateb* (notaire) du tribunal de 'Abdine, d'après ce qu'ils m'avaient raconté. Le notaire ouvrit un grand registre. Le Dr Josef tira de sa poche un stylo à encre et m'invita à signer. Je ne sais pas exactement ce qui m'est arrivé à cet instant? Pourquoi j'ai accepté la présence d'un *bachkateb* que je n'ai pas invité, pourquoi n'ai-je pas refusé de signer, je ne sais pas. J'ai pris le stylo. J'ai regardé hébétée le *bachkateb* lui demandant du regard où devais-je apposer ma signature. Il me fixa un moment avec inquiétude comme s'il connaissait les conséquences graves qui se cachaient derrière cette signature. Puis il me montra deux espaces blancs où j'ai apposé machinalement ma signature, mon nom d'emprunt **May**. Juste en bas, puis mon nom et prénom de naissance **Marie Ziadé**⁽¹⁾.

(1) May Ziadé. Les Nuits d'al-'Asfouria (ليالي العصفورية) texte perdu à jamais, in Mon histoire avec May. Amine Rayhani. Editions Muassassa ai-'arabia lidirassat wa nachr. Beyrouth. 1980. P. 14-15

Une mort programmée

Sous le faux prétexte de m'alimenter et me tenir en vie, mes proches m'ont jetée en pâture à l'asile des fous, pour y mourir lentement. Je ne sais si la mort subite est meilleure que la mort lente. Dix mois et sept jours d'alimentation forcée, par voie buccale ou nasale, avec un tuyau à l'intérieur de ma gorge. Comment peut-on qualifier tout cela si ce n'est pas *une mort programmée*, insupportable et indescriptible? Mes proches à qui j'avais demandé en vain de l'aide pour me faire sortir de cet enfer d'al-'Asfouria, trouvaient du plaisir à écouter mes histoires, mon désastre et mon malheur⁽¹⁾.

Ecrire pour revivre

«Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même non dans ce que les hommes ont écrit d'elle.⁽²⁾»

(1) Idem. P.13.

(2) May Ziadé, «Impression d'une jeune fille» in Œuvres complètes, t. 2, p. 513-514)

La feuille blanche

«Le jour où j'écris et que ma main se fatigue des livres et ma plume de l'écriture, mon canari commencera ses gazouillis qui se mélangeront au ramage d'une volée d'oiseaux qui s'approchait de ma fenêtre. A ce moment-là, les pensées souriront sous mes yeux, sur les pages du livre et mon crayon se cadencera devant la feuille blanche.⁽¹⁾ »

Apatride

«Malgré mon grand amour, je suis dans mon pays comme une errante qui n'a pas de pays. Je voudrais une patrie dans laquelle je puisse vivre et mourir »

Libère moi

«Homme tu m'as humiliée et tu as été humilié, libère-moi pour être libre, libère-moi pour libérer l'humanité.⁽²⁾»

(1) May Ziadé, «Ombre et lumière» in Œuvres complètes, t. 2, éd. Naufal, 1982, p. 308-309.)

(2) May Ziadé, «Bâhithat al-Badiya», in Œuvres complètes, 1. 1, p. 135

Quelle terre dois-je défendre?

Les uns me disent: Tu n'es pas des nôtres, tu viens d'une autre religion. Les autres répliquent: Tu ne peux pas être des nôtres parce que tu ne nous ressembles pas? Pourquoi suis-je la seule à ne pas avoir un pays? Je suis née dans un pays. Mon père vient d'un autre, ma mère d'un troisième. Je réside dans un pays différent. Mes spectres se déplacent d'un continent à l'autre. Alors, J'appartiens à quel pays? Et quelle terre dois-je défendre⁽¹⁾.

1- POESIE

Aujourd'hui on qualifiera sa poésie de courageuse et osée. Sa poésie n'est pas seulement audacieuse, mais elle est aussi charnelle. Ce qui se cache derrière ce beau tableau-mémoire, un grand désespoir après l'échec de sa première expérience amoureuse avec son cousin Josef. C'est à ce moment-là que les murs du religieux se sont effondrés. Le désir d'oublier le monde un moment et tanguer amoureusement, est son rêve le plus enfoui. Sa poésie est une vraie allégorie qui renvoie à la liberté de la femme dans son corps emprisonné par des traditions, dans sa chair et dans ses actes. May, sans se rendre compte, ouvrit à ses semblables la voie du bonheur de

(1) Journal al-Mahroussa, 1922.

l'amour et celle qui permet d'accéder à leurs corps,
c'est-à-dire vers les libertés.

Balance-toi !

Balance-toi, petite plante,
Ta feuille est tendre et verdoyante
L'air est suave de fraîcheur :
Balance-toi ! L'heure est passée
Où par le soleil, oppressée
Tu pâlistais sous sa chaleur

Balance-toi ! Le crépuscule
Déjà sur les balcons ondulés
Ses fantômes mystérieux ;
Et sur la nature assoupie
Coule cette paix alanguie
Qui ne peut venir que des Dieux.

Oh ! Les douceurs de l'heure brune !
De deviner au ciel la lune

Quand l'azur est encore serein !
Oh ! La bise qui vous caresse !
Oh ! La chère ombre qui vous presse
Contre son chaste et moelleux sein !

Oh ! Les milles voix soupirent
Lorsque les longs stratus expirent
Quand le jour finit de mourir !
Oh ! L'or des paupières lointaines
Des étoiles qui dans les plaines
D'azur commencent à s'ouvrir !

Oh ! Les rêves du crépuscule
Quand l'ombre de la nuit circule,
Que les oiseaux ne chantent plus !
Ô tendresse ! Quand la pensée
En rythmes divins cadencée
Murmure de ces mots voulus...

Quand le toit des maisons s'efface,

Que l'œil, inquiet, perd la trace
Du Moukattam dans le lointain,
Quant à l'entour tout, calmé, rêve,
Du cœur un cantique s'élève
Au Dieu du soir et du matin ;

Salut, honneur, amour, louange,
A Toi, qui fis et l'homme et l'ange,
A Toi, qui suspendis le ciel ;
Qui dans le temps et dans l'espace
Au jour, la nuit, marqua leur place
Salut à Toi, Père Éternel !

Plante, balance-toi, palpite,
Balance-toi, danse, petite !
L'air est suave de fraîcheur :
Balance-toi ! L'heure est passée
Où par le soleil oppressée
Tu pâlistais sous sa chaleur....

Lacrymosa

J'ai caressé ma lyre avec mes mains lassées
Et j'ai gravi la côte où j'ai souvent marché,
Et j'ai baisé les fleurs des branches enlacées,
Et j'ai suivi mon rêve, allant au but cherché.

Le cœur battant à coups précipités, dans l'ombre;
Un seul désir dans l'âme, une larme à mon cil,
Voyant le ciel trop noir et la cité trop sombre,
Je t'ai suivi, mon rêve angoissant et subtil!
... Suivre son rêve, aller quand le sort vous appelle,
Au crépuscule tendre errer seul et pensif,
Et regarder le ciel quand le chagrin rebelle
A meurtri le Cœur pur sanglote, passif...
...Le ciel est noir, mais quelque chose,
Un point à reflets chatouillant,
Un semblant de prunelle rose,
Un astre aux feux doux, ondoyants...
Ainsi que l'étoile, naguère,
Bethlehem aux Mages montrant,
L'astre qui me guide m'attend
A la porte du cimetière.

Enfant depuis longtemps parti,
O frère devenu bel ange,
Pardonne à ma voix, mon petit,
Ma triste voix qui te dérange!

Que ta forme, sans s'attarder,
Reprenne la robe éphémère
De son enfance et de sa terre
Et vienne un peu me regarder!

Te souvient-il de notre enfance?
Toi vieux de quelques mois, Mimi;
Moi, fière de mon importance,
J'avais bien deux ans et demi;
Nous dormions souvent côte à côte
Amusés de nos entretiens
Composés de rire et de riens,
A voir une mouche qui saute;

Parfois nous nous battions bien fort,
Et tu mordais ma main osée
Qui touchait ta ceinture d'or
Sur ton cher berceau déposée;
Et moi je mordais à mon tour
Ton doigt, ta main, ton bras, ta joue,
Et tu te sentais bien, avoue!
Essoufflé de ma rude cour.

Alors, conciliant comme un homme,
Ton bras s'étendait, appellant;
Et tu saisissais mon corps, comme
Une mère apaise un enfant;
Tu suçais ma lèvre sévère,
Et moi sur le bout de ton nez

Je posais mes doigts consternés
D'avoir ainsi blessé mon frère.
Puis vint un beau jour de printemps
Mais son rayon semblait livide,
Et depuis déjà bien longtemps
Je pleurais sur le berceau vide
Quand, craintive, j'ai vu s'ouvrir
Un étrange écrin blanc et rose
Où l'on a couché quelque chose...
Et les échos semblaient gémir!

Depuis ont passé des années;
J'ai grandi, souffert, embelli,
Et de mes amours raffinées
Le plus cher dort enseveli!
Souvent le doux appel de frère
A brûlé ma lèvre et mon cœur...
Ah! Trop cruelle est la douleur
Qui remplit nos jours sur la terre!

O mon frère, ô mon frère mort,
Rien ne frissonne dans ta cendre!
Ne sens-tu rien de doux et fort
Sur tout ce qui fut toi descendre...?
Car ta sœur vient pour te chanter
De nos berceuses orientales,
Nocturnes lentes, automnales...
Ne pourrais-tu les répéter...?

Les morts oublient-ils les romances
Qu'ils ont appris à bégayer,
Et leurs compagnons de souffrances,
Et tous leurs efforts d'essayer...?
Et de leur langue maternelle
Oublient-ils les si chers accents,
Et les visions d'attraits puissants
Du pays, des campagnes belles...?
Ah! Dans mes bras, forme d'amour
Qui doucement sur moi te penches,
Viens! Reçois et donne en retour
Le baiser d'un cœur qui s'épanche!
Il est las, aigri, chagriné
De voir le vie un long mensonge;
Frère, viens le baiser en songe!
....Des pleurs sur mon front incliné...

Dans le troisième poème, **Capricieuse**, on retrouve les mêmes ingrédients. May, cette fois-ci, fait passer sous silence son grand amour charnel, une belle sensualité très vive, par des images qui renvoient au corps masculin avec une vraie manifestation libidinale et linguistique chargée, telle définie par S. Freud, par le biais d'un frère qui n'a pas vécu aussi longtemps pour devenir une thématique véritable, mais son amour pour son cousin Josef, qui est devenu une fixation, était si

fort et destructible qui a tout effacé sur son chemin. C'est la quête d'un amour impossible. Sa poésie est imprégnée d'un Romantisme qu'elle alimente par ses lectures et le développe dans une sentimentalité effrénée, sur les pas de Lamartine, Byron, Shelly et, par la suite, ceux de Khalil Gibrane. Ses poèmes se caractérisent par la fusion d'une sensibilité vive et d'une fantaisie novatrice ⁽¹⁾; des thèmes comme la nostalgie, la hantise du temps, la nature ou encore le spleen, pilotent toute son œuvre poétique qui, malheureusement n'a pas pris l'envol et l'intérêt qu'elle méritait.

Capricieuse

Grandiose, imposant dans la voûte profonde,
Le soleil saluait d'un coutumier adieu
Le fleuve les palmiers, les sables de ce lieu
Et cheminait vers l'autre monde.
Alors tout l'horizon laisse monter un cri,
Le firmament se teint de lilas et de rose
(Frémissantes couleurs où l'azur doux repose),
Et le zéphire souffle attendri.

(1) Saliba-Chalhoub, N., « L'œuvre de May Ziadé : corporéité et corporéismeanticipés », in Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris, PUSEK, Kaslik, 2012.

Le Caire était caché sous une vague brume,
Les arbres tournoyant sur les bords bruns du Nil
L'ombre tombait partout, sans trouver de péril,
Et couvrait la plaine et l'écume.
O Pyramides! C'est alors
Que, levant ma tête pensive,
J'entends errer sur vos flancs forts
L'écho de quelque voix plaintive;
Mais quoi! Serait-ce en votre sein
Q'un orphelin pleure sa mère?
Est-ce un hymne, est-ce une prière,
Est-ce un gémissement divin?
Mais déjà revient le silence
Autour du grand monument noir.
Un temps - Mon cœur frémit, s'élance,
Plane avec la brise du soir...
Soudain les sons se font entendre,
O dieux! Mais d'où viennent-ils donc?
Une douce harmonie y fond...
Est-ce de la voix d'Alexandre
Un écho? De Napoléon
Est-ce le sabre qui miroite?
Est-ce ta statue, o Memnon ?
Qui tombe en une vapeur moite?
Est-ce le soupir d'un soldat Défunt?
Un cheval qui se cabre?
Est-ce un craquement d'un marbre

Qui depuis des siècles gît là?
Répondez, Monuments! Pyramides altières,
Des siècles révolus ô souvenir muet!
Sont-ce des chants d'amour, des commandes guerrières?
Que vos entrailles jettent net?
Non, sur vos côtes délabrées
Ce n'est plus l'aigle Impérial
Qui marque vos terres sacrées
Des pas de son fougueux cheval;
Oh! Baissez vos armes françaises
Vos drapeaux sont à peine vus...
Et Mohamed Ali n'est plus,
Toutes les choses sont anglaises.

...

Ces longs échos flottants et chatouillant mon âme
Comme un souffle de brise, une haleine d'azur,
Un baiser maternel, un regard triste et pur,
L'éclair d'une subtile flamme,
Un doigt câlin d'enfant qui caresse mon front,
Un gazouillis d'oiseau, d'un fleuve le murmure,
Un sourire amical, un cri de la nature
Ou du soleil un rayon blond,
C'était la fanfare lointaine
Qui jouait Dieu sauve le Roi
C'était la vibration certaine
De cœurs vaillants et pleins de foi;

De tes moelleux flots nostalgiques
Harmonie, ô nectar divin,
Je laisse couler dans mon sein
Les tiédeurs mélancoliques....
Muses, Beautés, Beaux-Arts aimés,
Océans, rivières, verdure,
Azur immense, astres dorés
Qui du ciel êtes la parure
A vous, à vous mes jeunes ans,
A vous ma jeune intelligence,
Mon amour et ma confiance,
A vous mes rêves bleus et blancs!
Mais trêve de transports. A bientôt, Pyramides,
Et vous, Liban, Beyrouth, cher Antoura, salut!
Ma Syrie, Salut! Dès que je l'aurai pu
J'irai revoir tes horizons limpides.⁽¹⁾

2- ECRITS EPISTOLAIRES

Son écriture est un hymne à la liberté et à l'émancipation. Une écriture avant-gardiste, notamment en matière de liberté du corps et de l'esprit féminin. Durant 17 années de correspondance intime avec Gibrane Khalil Gibrane, May n'a jamais œuvré à le rencontrer, le connaître de

(1) Isis Copia (May Ziadé), Fleurs de rêves, Le Caire: impr. Boehme et Anderer, s.d., 1910. 9 Idem.

près. On parle souvent de circonstances défavorables à leur rencontre, mais l'excuse est trop faible pour convaincre. On sait bien que May Ziadé voyageait très souvent. Peut-être, n'avait-elle pas eu le courage de ses propres écrits? Evidemment, l'époque au cours de laquelle vécut May Ziadé nous renseigne bien sur le clivage entre le désir d'émancipation féminine et l'épreuve de la réalité contraignante et adverse. Peut-être la distance qui les séparait était insurmontable? Elle, dans un Orient lointain, au Caire. Lui, à l'extrême Occident, à New York. C'est ainsi que May et Gibrane se sont aimés sans pour autant se rencontrer ne serait-ce qu'une seule fois. Après des années de correspondances ardentes, elle lui envoie sa photo en juin 1921. Il découvre pour la première fois le visage rond, les cheveux bruns, assez courts de son *amie amante* dont il a fait aussitôt le portrait. Elle y note d'ailleurs «*saḥīḥon annaka lam tahtadī ba'dou ilā sūratī. Sūratun futughrafīyyaton li*» (il est vrai que tu ne m'avais pas encore vue. Voici ma photographie.)

Dans sa première lettre, M. Ziadé exprime son admiration pour l'article de Gibrane intitulé « Le jour de ma naissance » qu'elle venait de lire dans la presse, et salue par là-même *Les Ailes brisées* (1912) ; un texte semi-fictionnel inspiré des amours tragiques entre

Gibrane et Salma Karamé, une jeune fille de son village contrainte d'épouser le neveu d'un évêque cupide qui n'avait d'yeux que pour la fortune du père de cette dernière. À partir de 1919, le ton devient plus affectueux et confidentiel. Cette histoire d'amitié sublimée en amour prend un autre tournant quand la «chère et éminente Miss Ziadé» comme l'appelle G. Khalil, en 1924, lui répond avec un clin d'œil: "J'attends beaucoup de l'amour et je crains qu'il ne m'apporte pas tout ce que j'attends de lui."

De Gibrane à May

New York, 11 juin 1919

Ma chère Miss May,

Notre dialogue que nous avons sauvé après cinq années de silence, ne retournera jamais à la récrimination ou au blâme, car j'accepte tous vos propos, persuadé qu'il serait malvenu d'ajouter, ne fût-ce qu'un pouce, au sept mille miles qui nous séparent; nous devons d'ailleurs essayer de réduire cette distance grâce à ce que Dieu a insufflé en nous pour nous inciter à aller vers ce qui est beau, à tendre vers ce qui est la source, et à aspirer à ce qui est éternel.

De nos jours, mon amie, c'est déjà bien assez de faire

face à la souffrance, à la confusion, aux difficultés et aux obstacles. Et selon moi, une idée qui peut résister à l'absolu et à l'essentiel est à l'abri des effets d'un mot ou d'une phrase dans un livre, ou d'une observation faite dans une lettre. Aussi ne tenons pas compte de nos différences - dont la plupart ne sont que verbales - déposons-les dans un coffre d'or et noyons-les sous un océan de sourires.

Comme vos lettres me sont douces, May, et combien délicieuses. Elles sont comme une rivière de nectar qui descend du sommet de la montagne et se fraie en chantant un chemin dans la vallée de mes rêves. Elles sont comme le luth d'Orphée, qui attire ce qui est éloigné et transforme ce qui est proche, et grâce à ses hymnes enchantés, métamorphose les pierres en torches enflammées et les branches en ailes frémissantes.

Le jour où une de vos lettres arrive est pour moi comme le sommet de la montagne - aussi que dirais-je d'un jour où trois lettres arrivent en même temps ? Ce jour là je quitte les sentiers battus du temps pour errer dans les rues " d'Iram aux colonnes "

Vous dites dans votre première lettre : « si j'étais à New York, je visiterais votre studio » . Ne l'avez-vous pas déjà visité ? Mon studio est un temple, mon ami, mon musée, mon ciel et mon enfer. C'est une forêt dans laquelle la vie appelle la vie, et un désert au

milieu duquel je me tiens et ne vois qu'une mer de sable et une mer d'éther. Mon studio est une maison sans murs ni toit, mon amie. J'y garde maints objets que je chéris. Je suis un grand amateur d'antiquités. J'ai réuni une petite collection d'objets rares et précieux des temps révolus, comme des statues d'Égypte, de Grèce, et de Rome, du verre phénicien, des poteries de Perse, des livres anciens, des tableaux de peintres français et italiens, et des instruments de musique qui parlent même dans leur silence.

(...)

J'aime les objets antiques. Ils me fascinent parce qu'ils sont le fruit de la pensée humaine, avançant en une procession d'un millier de pas résolus, pour (sortir) des ténèbres et (aller) vers la lumière - cette pensée éternelle qui ne plonge au plus profond de la mer que pour s'élever jusqu'à la Voie Lactée. Mais quand vous m'avez dit: «Comme vous êtes heureux, vous qui trouvez satisfaction dans votre art», cela m'a fait longuement réfléchir. Non May, je ne suis ni heureux ni satisfait. Il y a quelque chose en moi qui ne peut jamais être content, mais qui ne ressemble nullement à de la convoitise; quelque chose qui ne peut jamais connaître le bonheur, mais qui ne ressemble pas à de la tristesse.

Au tréfonds de moi, il y a un perpétuel frémissement et une souffrance incessante, et je ne désire changer ni

l'un, ni l'autre - dans une pareille situation, un homme ne peut connaître le bonheur; ou le contentement, mais il ne doit pas se plaindre, car la lamentation ne va pas avec un certain réconfort et une transcendance. (...)

Quant au bonheur, il vient quand on est ivre du vin de la vie; mais celui dont la coupe est profonde de sept mille lieues et large de sept mille lieux ne pourra jamais connaître le bonheur, à moins que la vie en son entier soit versée dans sa coupe. N'est-ce point votre coupe, May, (large) de mille et une lieues ? (...)

Un jour viendra où je m'enfuirai en Orient. La nostalgie de ma patrie me détruit presque, et si ce n'était pas la prison qui m'entoure, les barreaux que j'ai forgé de mes propres mains, je m'embarquerais sur le premier bateau à destination de l'Orient. Mais quel homme est capable d'abandonner sa maison faite de pierres qu'il a passé sa vie à tailler et à mettre en place - Même si sa maison est sa prison parce qu'il n'est ni capable ni désireux de l'abandonner, ne fût-ce qu'un seul jour. (...)

Vous me demandez aussi si vous avez des amis dans cette partie du monde. En cette vie, par ce qu'elle contient de douceur blessée et de divine amertume, vous avez bien un ami dans cette partie du monde. Il est résolu à vous défendre, il veut votre bien et veillera à ce que nul mal ne vous advienne. Un ami lointain est

parfois plus proche qu'un (ami) près de soi. La montagne n'est-elle pas plus impressionnante et plus nettement visible pour celui qui traverse la vallée que pour celui qui habite sur ses pentes ?

La nuit a étendu son voile sur le studio, et je ne peux plus voir ce que ma main écrit. Mille voeux pour vous et mille salutations, et que Dieu vous protège toujours.

Votre ami sincère, Gibrane Khalil Gibrane

De Gibrane à May

Comme votre lettre est douce à mon cœur, May, et si agréable !

Je suis allé à la campagne il y a cinq jours, et j'ai passé tout ce temps à dire adieu à l'automne que j'aime, rentré de cette « vallée » il y a deux heures à peine. Je suis revenu gelé et transi parce que j'ai fait le voyage dans une voiture décapotable, parcourant une distance plus importante que celle qui sépare Nazareth de Bécharré... Mais... je suis revenu et j'ai trouvé votre lettre au sommet d'une pile d'autres lettres, et vous savez que tout le reste de mon courrier s'évapore devant vos yeux quand je reçois une lettre de ma bien-aimée. Je me suis assis pour la lire et elle m'a fait chaud au cœur. J'ai alors changé d'habits et l'ai relue une seconde fois, puis une troisième, et j'ai continué à

la lire en oubliant tout le reste. Je ne mélange pas le vin divin avec d'autres breuvages, May.

À cette heure, vous êtes avec moi ; vous êtes avec moi, May. Vous êtes ici et je vous parle, mais avec des mots bien plus beaux que ceux-ci. Je parle à votre grand cœur dans un langage bien plus noble que celui-ci, et je sais que vous m'entendez, je sais que nous nous comprenons en toute clarté, et je sais que nous sommes plus près du trône de Dieu en cette nuit qu'à aucun autre moment par le passé.

Je loue et remercie Dieu, car l'exilé a retrouvé sa patrie et le voyageur le foyer de ses père et mère.

En cet instant même, il me vient une pensée admirable. Écoutez plutôt, ma douce amie: si nous devions un jour nous disputer (autrement dit, si la dispute était inévitable), nous ne devons pas nous séparer comme nous l'avons fait par le passé après chaque «bataille». Nous devons rester, malgré nos différences, sous le même toit jusqu'à ce que nous soyons las de nous disputer et que nous nous mettions à rire, ou bien jusqu'à ce que la dispute elle-même soit lasse de nous et se retire après nous avoir salués d'un hochement de tête.

Que pensez-vous de cette idée ?

Querellons-nous donc autant qu'il nous plaira, ou bien autant que la querelle elle-même nous le permettra,

car vous êtes d'Ihdin et moi de Bécharré, partant, la querelle fait partie de nos traditions. Toutefois, quoi qu'il arrive à l'avenir, nous devons scruter le visage l'un de l'autre jusqu'à ce que les nuages se soient dissipés. Et si votre secrétaire ou la mienne devait s'en mêler car elles sont la cause de nos disputes nous devons les éconduire aimablement, mais avec la force diligence.

De toutes les personnes, vous êtes la plus proche de mon âme et de mon cœur, et nos âmes ni nos cœurs ne se sont jamais disputés. Seules nos pensées se sont querellées, et la pensée est acquise, elle découle de notre environnement, de ce que nous voyons en face de nous, de ce que chaque jour nous apporte ; mais l'âme et le cœur ont formé à eux deux une essence sublime en nous bien avant nos pensées. La fonction de la pensée est d'organiser et d'arranger, et c'est une fonction noble et nécessaire à nos vies sociales, mais elle n'a pas de place dans la vie du cœur et de l'âme. « Si nous devions un jour nous disputer, nous ne devons pas nous séparer. » La pensée peut tenir ces propos bien qu'elle soit l'origine de toute dispute, mais elle ne peut dire le moindre mot sur l'amour, pas plus qu'elle n'est capable de mesurer l'âme avec des mots ni de peser le cœur à l'aune de la logique.

J'aime ma petite, mais je ne sais expliquer pourquoi

je l'aime. Je ne veux pas le savoir, il me suffit de l'aimer. Il me suffit de l'aimer avec mon âme et dans mon cœur. Il me suffit de poser ma tête sur son épaule quand je suis triste, seul et abandonné, ou bien quand je suis heureux, plein d'enthousiasme et d'émerveillement. Il me suffit de marcher près d'elle jusqu'au sommet de la montagne et de lui dire de temps à autre : « Tu es ma compagne, tu es ma compagne ».

On me dit, May, que j'aime les hommes, et d'aucuns me reprochent d'aimer tout le monde. Oui, j'aime tout le monde, je les aime entièrement, sans discrimination ni préférence, je les aime comme un tout, je les aime parce qu'ils participent de l'esprit de Dieu. Mais chaque cœur a sa Qiblah particulière, chaque cœur a une direction particulière vers laquelle il tend quand il est tout seul. Chaque cœur possède un ermitage où il se retire, seul, pour y chercher réconfort et consolation. Chaque cœur brûle pour un autre cœur avec lequel il puisse fusionner afin de goûter tous les bienfaits de la vie et la paix, ou bien oublier les peines [et les souffrances] de la vie.

Depuis des années, je crois avoir trouvé la direction vers où mon cœur se tourne. Et cette révélation a été des plus simple, des plus claire et des plus belle. Pour cette raison, je me suis rebellé contre Saint-Thomas, qui m'a dit ses doutes et réclamé des preuves. Je me

rebellerai contre Saint-Thomas et contre sa main incrédule afin qu'il nous laisse en paix dans notre retraite céleste, afin d'apprécier pleinement la foi que Dieu nous a donnée.

La nuit est désormais bien avancée, et nous avons très peu parlé de ce qui nous souhaitions dire. Peut-être est-il préférable de parler en silence jusqu'au matin. Et le matin, ma tendre aimée se tiendra près de moi devant nos nombreuses œuvres. Et après cela, quand le jour et les problèmes seront terminés, nous reviendrons nous asseoir près du feu et parler.

Et maintenant, posez votre front plus près, comme ceci et que Dieu vous bénisse et qu'Il vous protège⁽¹⁾.

Lettre de May à Gibrane

Le Caire 15 janvier 1924

«Mes épanchements auprès de vous que signifient-ils? Je ne sais pas vraiment ce que je veux dire par tout cela. Mais je sais que vous êtes mon bien-aimé et que je vénère l'Amour. Je dis cela en sachant parfaitement que le plus petit Amour est grand. La pauvreté et les épreuves qui vont de paire avec l'Amour sont de loin

(1) Gibrane Khalil Gibrane, *Lettres d'amour*, traduction Anne Juni, éditions La Part Commune, 2006.

préférables à la richesse sans lui. Comment se fait-il que j'ose avouer ces pensées? En faisant cela, je les perds... néanmoins, j'ose le faire. Dieu merci, j'écris tout cela au lieu de le dire, parce que si vous étiez maintenant ici, présent en chair et en os, je me rétracterais et vous fuirais pour longtemps, et ne vous permettrais de me revoir qu'après que vous ayez oublié mes paroles.»

«Je me reproche même de vous écrire, car en écrivant je trouve que je prends beaucoup trop de libertés ... et je me rappelle les paroles des sages de l'Orient : «Il vaut mieux qu'une jeune femme ne sache ni lire ni écrire.» A ce point de mes réflexions se profile devant moi Thomas l'incrédule. L'hérédité a-t-elle quelque chose à voir avec ceci, ou s'agit-t-il de quelque chose de plus profond? Qu'en est-il? Je vous en prie, dites-moi ce que c'est. Dites-moi si j'ai raison ou tort, car j'ai confiance en vous, et par tempérament je crois tout ce que vous me dites ! Que j'aie tort ou raison, mon cœur vous est acquis, et il vaut mieux qu'il reste auprès de vous en gage de protection et de tendresse pour vous garder et vous chérir.»

«Le soleil a sombré sous l'horizon lointain, et entre les nuages, merveilleux de forme et d'aspect, est apparu un astre unique et brillant, Vénus, la déesse de l'Amour. Je me demande si cet astre est habité par des

gens comme nous, qui aiment et sont remplis d'un désir éperdu. Se peut-il que Vénus ne soit pas comme moi et n'ait pas son Gibrane - une lointaine et belle présence, qui est en réalité très proche - et se peut-il qu'elle ne soit pas en train de lui écrire en cet instant même, alors que le crépuscule vacille au bord de l'horizon, sachant que l'obscurité succédera au crépuscule, et que la lumière succédera à l'obscurité; que la nuit succédera au jour et que le jour succédera à la nuit, et que cela continuera maintes et maintes fois avant qu'elle ne voie son bien-aimé? Toute la solitude du crépuscule se glisse ainsi en elle, et toute la solitude de la nuit. Elle jette alors sa plume, et elle se protège de l'obscurité derrière le bouclier d'un seul nom : Gibrane. »

De Khalil Gibrane à May Ziadé.

Le 26-02-1924

Vous me dites que vous avez peur de l'amour ; pourquoi cela, ma tendre amie ? Avez-vous peur de la lumière du soleil ? Avez-vous peur du flux et du reflux de la mer ? Avez-vous peur du jour naissant ? Avez-vous peur du retour du printemps ? Je me demande pourquoi vous avez peur de l'amour ? Je sais que l'amour d'une âme basse ne peut vous satisfaire, tout comme je sais qu'il ne peut pas me plaire. Vous et moi ne saurons jamais satisfaire de ce qu'il y a de mesquin

dans l'esprit. Nous voulons tout en quantité. Nous voulons tout avoir. Nous voulons la perfection. Je dis, Mary, que dans cette aspiration qui est la nôtre se trouve notre accomplissement, car si notre volonté n'était qu'une ombre parmi les innombrables ombres de Dieu, nul doute que nous atteindrions l'un des nombreux rayons de Sa lumière.

Oh! Mary, n'ayez pas peur de l'amour ! N'ayez pas peur de l'amour, amie de mon cœur. Nous devons nous soumettre à lui malgré ce qu'il peut nous apporter de souffrance, de désolation, de nostalgie, de perplexité et de confusion. Ecoutez, Mary: aujourd'hui, je suis dans une prison de désir, qui sont nés lorsque moi-même je suis venu au monde. Et aujourd'hui, je me trouve entravé par les chaînes d'une idée aussi vieille que les saisons de l'année. Pouvez-vous faire montre de mansuétude à mon égard, dans ma prison, afin que nous puissions émerger enfin à la lumière du soleil? Resterez-vous près de moi jusqu'à ce que ces chaînes soient détruites et que nous puissions marcher librement et sans entraves jusqu'au sommet de la montagne? Et maintenant, venez plus près, rapprochez votre front de moi comme ceci, et que Dieu vous bénisse et vous protège, compagne bien-aimée de mon cœur.

May à Gibrane

... Viens Gibrane, rends-nous visite dans cette ville.

Pourquoi refuses-tu de venir, toi l'enfant chéri de ce pays qui t'appelle. Viens mon ami, la vie est trop courte. Une soirée au bord du Nil équivaut toute une vie de gloire, richesse et amour⁽¹⁾.

Malgré ces paroles pleines d'amertume, Gibrane était ailleurs, menant une vie différente de celle dont May rêvait. Un monde paisible, de liberté et d'amour. Morts tout deux sans se voir, est-ce le destin ou le diktat de Gibrane?

De May à al-'Aqqad.

Je t'écris d'un pays pour lequel tu as l'admiration et que j'aime moi aussi. Seulement mon admiration pour ton poème si fort dans ses mots et sa structure, est plus grande que tout. Je la garde soigneusement dans un coin sur avec mes papiers privés par peur de la perdre. Je ne peux décrire mes sentiments en lisant votre poème. J'ai juste envie de te dire: ce que tu sens pour, je l'ai sentie pour toi depuis la première lettre que je t'avais écrite lors de ton séjour dans ta ville historique Aswan. J'ai eu peur de te divulguer mes sentiments envers toi, depuis que je t'ai vu devant le siège du journal al-Mahrousa. Je manquais d'audace et de

(1) تعال يا جبران وزرنا في هذه المدينة، فلماذا لا تأتي وأنت فتى هذه البلاد التي تناديك. تعال يا صديقي، تعال فالحياة قصيرة وسهرة على النيل توازي عمراً حافلاً بالمجد والثروة والحب.

courage. Je croyais que le fait que je sois avec les hommes ne te plaisait guère. Je comprends maintenant que tu n'as aucun penchant pour Gibrane Khalil Gibrane. Je ne veux pas dire par là que tu es jaloux de Gibrane, il vit à new York et il ne m'a jamais vue, peut-être ne me verra-t-il jamais. Je ne l'ai jamais vu non plus qu'au travers de ses photos dans ses articles de journaux. La nature de la femme fait qu'elle trouve du plaisir à être le centre d'intérêt des hommes qui ne se cachent pas leur jalousie entre eux, n'est-ce pas. Pardon je voulais juste dire ma joie pour cette jalousie, pas pour faire du mal, mais juste pour sentir que j'ai de la valeur pour toi, me reconforter et me faire plaisir⁽¹⁾.

(1) أرسلتها إلى العقاد، من برلين في 30 أغسطس عام 1925 :
"أكتب إليك من بلد كنت دائماً تعجب بشعبه، كما أعجب به أنا أيضاً، ولكن إعجابي بقصيدتك البليغة في معناها ومبناها، بها غبطة لا حد لها، واحتفظت بها في مكان أمين بين أوراقى الخاصة خوفاً عليها من الضياع. إنني لا أستطيع أن أصف لك شعوري حين قرأت هذه القصيدة، وحسبي أن أقول لك: إن ما تشعر به نحوي هو نفس ما شعرتُ به نحوك منذ أول رسالة كتبته إليك وأنت في بلدتك التاريخية أسوان. بل إنني خشيتُ أن أفاتحك بشعوري نحوك منذ زمن بعيد، منذ أول مرة رأيتك فيها بدار جريدة "المحروسة". إن الحياة منعني، وقد ظننتُ أن اختلاطي بالملاء يشير حمية الغضب عندك. والآن عرفتُ شعورك، وعرفتُ لماذا لا تميل إلى جبران خليل جبران". وتابع: "لا تحسب أنني أتهمك بالغيرة من جبران، فإنه في نيويورك لم يرني، ولعله لن يراني، كما أنني لم أراه إلا في تلك الصور التي تنشرها الصحف. ولكن طبيعة الأنثى يلذ لها أن يتغايير فيها الرجال وتشعر بالازدهاء حين تراهم يتنافسون عليها! أليس كذلك؟! معذرة، فقد أردت أن أحتفي بهذه الغيرة، لا لأضايقك، ولكن لأزداد شعوراً بأن لي مكانة في نفسك، أهنيء بها نفسي، وأمتع بها وجداني". فقد عشت في أبيات قصيدتك الجميلة، وفي كلماتها =

Je me suis laissé aller dans la douceur de ta belle poésie. Ses mots, sa musicalité, ses sens profonds, ce qui m'a donné le sentiment de te voir avec moi en Allemagne. Malgré les longues distances qui nous séparent... Je retournerai prochainement au Caire. On aura l'occasion de se voir et je te raconterai tout ce que j'ai dans mon for intérieur. J'ai beaucoup de choses à te dire en intimité. Je sais que tu préfères marcher dans l'espace infini du désert. Je trouve en toi l'homme de confiance sur qui je peux compter⁽¹⁾.

Mustapha Sadeq Rafi'i

Beaucoup sont tombés amoureux de May, femme intelligente et conviviale. Le salon qui était un espace culturel, était aussi un lieu de rencontre et de découverte d'une femme qui ne ressemblait point aux autres femmes de l'époque, juste, correcte, atypique dès son jeune âge. Beaucoup d'intellectuels de l'époque qui étaient des adeptes de son salon, sont tombés sous le charme de sa beauté et de sa sympathie, mais May gardait toujours une certaine

= العذبة، وشعرت من معانيها الشائعة، وفي موسيقاها الروحية ما جعلني أراك معي في ألمانيا على بعد الشقة، وتناهي الديار... سأعود قريباً إلى مصر، وستضمنا زيارات وجلسات أفضي فيها لك بما تدخره نفسي، ويضمه وجداني، فعندي أشياء كثيرة سأقولها لك في خلوة من خلوات مصر الجديدة، فإني أعرف أنك تفضل السير في الصحراء، وأنا أجد فيك الإنسان الذي أراه أهلاً للثقة به، والاعتماد عليه.

(1) Berlin 30 aout 1925.

distance et discrétion qui faisait d'eux d'abord des amis de la modernité et de la culture. Certains ne la voyaient pas de cet œil. Mustapha Sadeq Rafi'i n'écoutait que sa passion pour May. Il est devenu presque fou d'elle en délaissant sa femme et ses enfants, jusqu'à devenir la risée de certains intellectuels de son temps. C'était un amour impossible parce que May ne le partageait pas, malgré ses lettres et sa poésie qui en disaient long si l'on croit Rafi'i. Elle avait ses modèles en tête, rafî'i n'en n'était pas un. Pour lui prouver son amour fou, Il lui offre un flacon de parfum avec une lettre, mais May l'a totalement négligé. Il écrit une lettre attirant son attention sur ce qu'il ressentait pour elle, en se cachant derrière le flacon personnifié.

Flacon de parfum

Va vers elle. Parfume toi en touchant ses mains. Sois le messager de mon cœur. J'éparpille les baisers sur tes côtés, chaque fois qu'elle te met dans sa main, embrasse ses doigts, et regarde-la avec douceur et tendresse, laisse mes baisers effleurer ses joies et ses peines. Me revoilà te saluant chaque fois qu'elle te prend dans sa main, sois une touche de mes désirs. Je te serre contre mon cœur, chaque fois qu'elle t'ouvre enivre-la dans ton parfum.

Chapitre V

LES MIROIRS DE MAY

Ils ont dit...

Un silence criminel⁽¹⁾

Je dois d'abord me confesser et reconnaître mon erreur. Je n'étais pas à la hauteur du devoir sacré d'amitié et d'amour. J'ai cru au mensonge comme tous les autres. J'ai cru aux médisances qui ont accompagné le transfert de May, du Caire vers Beyrouth, depuis un an et dix mois. Je me suis abstenu de lui rendre visite et d'essayer de m'interroger au moins sur la véracité des faits reprochés à May. J'ai trouvé toutes les excuses qui me réconfortaient, d'abord mon tempérament qui me mettait très mal à l'aise avec les gens normaux, alors que serait-il avec ceux qui avaient des troubles mentaux, me disais-je? L'âme est l'origine de l'amitié, et la raison est viscéralement liée à l'âme. La disparition de la raison entraîne inévitablement la défaillance de l'âme. Je me suis réconforté mentalement avec ça, et me suis tu.

Amine Rayhani. Mon histoire avec May⁽²⁾ (1938)

(1) Les titres des témoignages sont de l'auteur.

(2) Ed. Al-Muassassa al-'Arabia lidirasat wa nachr. Beyrouth. 1980. P 7.

Une femme forte

May est l'expression vivante de toute une génération. Elle a forgé sa présence dans les journaux, les revues; elle a écrit des livres et des lettres. Elle a prononcé des discours et donné des conférences. C'est une femme pleine de poésie qui a toujours pris le parti de la littérature. Elle entretient chaque semaine, un salon de débats sérieux, chez elle en imposant aux débateurs, un respect absolu. Rencontres d'échange respectueux, mais sans complaisance.

Mustapha Abderrazek, penseur et grand religieux d'al-Azhar

Un vrai modèle féminin oriental

«May était le modèle parfait de la femme orientale.»

«Elle est dotée d'une très forte sensibilité. Des sens aigus qui laissent apparaître une forte intelligence. Ses yeux étincelants, son expression avenante, sa gentillesse et sa parole conviviale, sont des atouts qui permettent à l'intelligence de se manifester et convaincre celui qui l'écoute et qui finit par se mettre du côté de la cause qu'elle défend. On dirait qu'elle avait, hormis son travail et son art, un certain pouvoir magique sur les autres, par sa force tranquille, sa finesse, et sa douceur.»

**Houda Cha'raoui. L'une des grandes
fondatrices du mouvement féminin arabe**

Le grand écart entre Orient et Occident

Elle écrivait pour l'Orient avec un esprit rationnel et un grand amour pour l'Occident. Elle croit en la civilisation européenne. Son mode de vie est européen. Elle pense comme les occidentaux, et elle s'habille à leur façon, mais son destin a voulu qu'elle vive dans un milieu oriental, et qu'elle écrive en langue arabe. Qu'il en soit ainsi. La place de May, dans la littérature arabe, est singulière à notre époque. Elle écrit pour les hommes, ce qui ne veut absolument pas dire que les femmes ne la lisent pas; elles ne la connaissent que trop. Peut-être qu'elles ne connaissent qu'elle. Mais, à cause des parti pris orientaux, ce public de lectrices est très réduit. Ce qui fait que la majeure partie de ses lecteurs est fondamentalement masculine. Chaque écrivain souhaite atteindre deux buts dans sa vie, à côté d'autres rêves: améliorer son niveau et celui de la société dans laquelle il vit. Prenons May à travers ces deux prismes. Pour ce qui est de l'amélioration de soi, je n'ai pas rencontré quelqu'un de plus intéressé qu'elle. Elle maîtrise cinq langues étrangères et écrit dans deux d'entre elles. Elle ne s'arrête pas d'évoluer constamment, la preuve, cette production foisonnante. Il n'y a pas si longtemps, elle a consacré une partie de son temps à l'étude du mysticisme indou suivi par des cours sur le socialisme et d'autres approches sociales. Elle suit son temps et fait de son

mieux afin de s'améliorer constamment. Maintenant, quelle est son influence dans le milieu qui l'entoure? Considérez tous les livres qu'elle a produits, les articles qu'elle a écrits et publiés dans différents revues et journaux, et vous saurez la force de l'impact que May a laissé sur ce milieu par son engagement social. Elle a toujours ciblé les jeunes, filles et garçons, sans distinction. Ce sont eux, la majeure partie de ses lecteurs. Elle s'est scindée en trois personnes, chacune d'elle mérite de l'intérêt. Il y a d'abord la poétesse qui a écrit de la poésie en langue française, mais aussi la poésie en prose, en langue arabe. Elle a débuté sa carrière littéraire en traduisant de l'allemand *des Sourires et des larmes*. Elle est aussi une grande oratrice qui sait comment séduire, convaincre et toucher son public. En plus de tout ça, elle est aussi une réformatrice sociale. Son livre *Bâhithat Albadia* démontre clairement son penchant social.

**Salama Moussa, ami de May et
journaliste, in al-Hilal, avril, 1924**

La déesse Vesta

Un jour je lui ai demandé l'état de santé de ses parents, elle m'a répondu avec un ton hésitant, j'ai vite compris les dessous d'une telle attitude: **Ils n'ont que moi, et n'ai d'autres personnes qu'eux...** Des mots

trop courts mais bien ciselés, chargés de beaucoup de sens. May a consacré toute sa vie à ses parents, le sens de la vie elle-même en dépendait. Ses réussites étaient pour eux. C'est sûr qu'elle n'était ni heureuse ni enthousiasmée dans sa vie pour tout ce qu'elle a pu réaliser. La vie est pleine d'énigmes, si la personne n'arrive pas à saisir le sens profond, il risque de tout rater et vivre malheureux. Les sacrifices de May sont trop lourds. Elle a donné le meilleur d'elle-même, toute sa belle jeunesse et son intelligence. Elle est à l'image d'une déesse. Qui de nous ne se souvient pas de la légende romaine de Vesta⁽¹⁾ et les jeunes filles les Vestales, qui l'entouraient, victimes de jeunes garçons? Elles ont, refusé la vie conjugale, et leurs cœurs sont

(1) Déesse du feu et du foyer, Vesta est d'origine indo-européenne (ainsi que le prouve la comparaison de cette divinité avec l'Hestia des Grecs et l'Agni de l'Inde); le fait qu'elle soit invoquée à la fin de toute prière adressée à une quelconque divinité (Janus étant invoqué au début) est aussi la marque d'un rite indo-européen. Elle est le feu bienveillant et vivant et sa permanence est symbole de force et de stabilité (...) elle n'est pas servie par des prêtres masculins mais par le collège des vestales, dont la chasteté garantit la protection accordée par la déesse à la ville (à la différence des autres divinités latines, elle exige de ses prêtresses de se consacrer absolument à son service); il est interdit à quiconque, à l'exception du grand pontife et des vestales, de pénétrer dans le temple de Vesta. (L'encyclopédie Universalis)

restés fermés à tout amour et toute passion. Elles ont passé leur vie à attiser et raviver le feu sacré pour le garder éternellement étincelant, pour protéger Rome. May était l'une de ces vestales. Elle trouvait dans la littérature une vraie passion, un grand plaisir, mais jamais un lieu de consolation. Il y a une très grande différence entre plaisir et consolation.

Emy Khayr, poétesse francophone, amie de May

La flamme bleue sauvée du néant

J'ai été attirée par le terrible drame qu'a connu May Ziadé dans sa vie et ses amours qui n'ont jamais aboutis. Son amour pour Gibrane Khalil Gibrane qu'on ne rencontre que dans les correspondances qu'ils avaient échangées. En 1970, j'ai rencontré le Dr Joseph Ziadé, un cousin de May. Il avait en sa possession les lettres que Gibrane Khalil Gibrane avait écrites à May Ziadé. Il m'a permis d'y avoir accès et de les lire. Vous m'auriez donné la couronne d'Angleterre, Je n'aurais pas été plus heureuse. En tout, 34 lettres, cartes postales et télégrammes, publiés dans un ouvrage que j'ai intitulé **La flamme bleue**.

Selma Haffar kuzbari. Chercheur. La biographe de May. (2Tomes)

Une enfance inconnue

«Les écrits de May Ziadé sont très diversifiés, recèlent des indices sur sa vie aussi privée que mystérieuse. Elle l'a elle-même noté dans une interview accordée à la revue Koll chi waldounya en 1935. « Je ne conçois pas qu'il y ait des écrivains qui ne s'inspirent pas de leur propre vie ou entourage pour en nourrir leurs œuvres », disait-elle.»

«Les écrits sur May restent dans la même situation depuis plus d'un quart de siècle. Le jour où j'ai dit dans un article que j'ai écrit et publié dans la revue "alhilal" juin 1972 intitulé " May âchiqa wa maachouqa مي عاشقة ومعشوقة " montrant que les vraies relations sentimentales de May Ziadé qui ont marqué son adolescence et sa jeunesse en général, sont restées inconnues. Surtout les années qu'elle a passées à l'école religieuse des sœurs jésuites dans la ville de Nazareth الناصرة, là où elle est née et a fait ses premières années d'école primaire entre 1892 et 1899, et puis à l'école de Aïnatora à jabal loubnane جبل لبنان entre 1900 et 1903. Plus les quelques jours et semaines qu'elle passait chaque année durant les fêtes religieuses et l'été, au milieu de la famille de son père Ilias Zakhor Ziadé à Chahtoul (de la localité de kasrawan à jabal loubnane.); et chez la famille de sa mère au Galilée en Palestine, et à l'école des sœurs chrétiennes lazariennes à Beyrouth en 1904, ensuite les

cinq années qu'elle a passées à Nazareth en Palestine jusqu'à son départ avec ses parents vers Le Caire en 1909. Aussi, toutes les années de stabilité passées au Caire jusqu'à sa mort en 1941, une stabilité entrecoupée par de nombreux voyages vers le Liban la Syrie en "1922 , 1923, 1925" et vers l'Italie , l'Allemagne durant l'été 1925, vers l'Angleterre et la France en 1932, et l'Italie en 1933 même si May avait presque quarante ans quand elle a commencé à voyager vers l'Europe.»

Farouq Saad, le secret éparpillé de Mademoiselle May⁽¹⁾. Biographe de May

Conflit à al-Ahram

May devrait faire face au même mur qui entravait tous ses mouvements. Au début de l'été 1935 aicha Abderrahmane (bintchatii) a été rappelée pour remplacer May à la tête de la UNE d'al-Ahram. C'était un remerciement non-dit pour May, non seulement du journal d'al-Ahram, mais elle était virée, tout simplement, de toute la presse. C'étaient les prémices d'un grand chamboulement de la Société égyptienne, ce n'était pas une question de tempérament. Aicha Abderrahmane est très connue pour son penchant religieux et conservateur. Ce qui est

(1) Dar ath-Thqafa. Beyrouth 2003. P.16

malheureux c'est que tous les nombreux biographes de May parlent de tout sans évoquer jamais cet événement, hormis Anita Zigler qui a sus' arrêter sur cet événement douloureux dans la préface de son livre. Dans son autobiographie: Sur le pont, entre la vie et la mort, elle dit: J'avais dans le journal al-Ahram mon bureau, collé à celui du rédacteur en chef Antoine al-Jumaiyal, qui recevait les grands de la politique, de la pensée et de la littérature. Mon travail à al-Ahram a débuté l'été, de l'année 1935, avec un premier article sur Nos paysans usurpés. Ceux qui ont eu l'occasion de lire les textes de May publiés dans les livres de Josef Zidane et Anita Zigler, sauront, sans grand effort, la différence énorme entre écrivaine et écrivaine, entre les préoccupations de chacune d'elles.

SAMIR Saad Mourad. Chercheur et scénariste du feuilleton Mademoiselle May

Le Génie d'une femme

Lorsque l'écrivain Salma Haffar Kouzbari se met à parler de May Ziadé, on est d'emblée frappé par la passion qui l'anime. Son sujet, elle le connaît sur le bout des doigts, pour avoir travaillé pendant 16 ans sur une biographie de May Ziadé. Publié en 1987, «May Ziadé ou le drame du génie», un ouvrage de 1000 pages (deux tomes).

Sikias Natacha. Interview 1999

Ecrire, c'est crier justice

«On le sait, la parole de M. Ziadé resurgit dans un contexte socio-historique où l'interdit d'écrire pèse lourd, surtout quand on est une femme. Écrire revient pour elle à crier justice pour la femme en se servant de pseudonymes masculins: certains de ses articles sont signés «Khaled Ra'fat» ou «Sindbad». Pour d'autres, elle va choisir des noms de plume féminins comme 'Aïda, Isis Copia, ou May qui va se substituer à Marie, son vrai nom...»

«...Ce tragique épisode (son internement à al-'Usfouria) de la vie de M. Ziadé a inspiré deux magnifiques ouvrages: Prisonnière du Levant : La vie méconnue de May Ziadé de Darina Al-Joundi, ainsi que May : layālī Isis Copia. Thalāthoumi'at layla w laylafjāhīm el-'Āsfourieh (May : Nuits d'Isis Copia, trois cent et une nuits dans l'enfer d'Asfourieh) de Waciny Laredj. Si D. Al-Joundi puise dans l'histoire de M. Ziadé pour rendre hommage à «son héroïne» tout en s'inspirant de sa propre expérience d'enfermement (suite à la mort de son père elle est aussi internée par ses proches à «l'hôpital des femmes folles à Jounieh»), WACINY Laredj, de son côté, commence par la fin en reconstituant les trois cents et une nuits endurées par M. Ziadé dans l'enfer de l'asile psychiatrique. En supposant l'existence d'un journal intime⁽¹⁾ écrit par

(1) C'est un cahier journal qui a vraiment existé sous le titre: Les Nuits d'al-'Asfouria, probablement volé par son cousin Josef, qui l'avait internée.

M. Ziadé pendant son internement, le narrateur qui travaille au département des manuscrits à la BNF part en quête de la «makhtouta» (manuscrit) qu'une infirmière appelée Suzanne Blueheart aurait dissimulé. Rose Khalil, une chercheuse libanaise, l'accompagne dans son périple. De Rome au Caire, de Beyrouth à Nazareth, de Londres à Paris, les deux universitaires sillonnent le monde sur les traces du manuscrit perdu: Lyâlî al-'Asfouria, une traque passionnante qui va durer trois ans.»

NESSRINE NACCACH 2019

Une femme sur tous les fronts

Elle entame aussi une correspondance avec Gibrane Khalil Gibrane dont le roman: Les Ailes brisées, l'a bouleversée et, ouvre bientôt un salon littéraire qui rassemblera très vite une foule de poètes, journalistes, universitaires et écrivains. Mais le sort ne va pas être tendre avec elle : son père adoré succombe à une crise cardiaque, Gibrane meurt en 1931 et un an plus tard, c'est sa mère qui décède. Ces drames successifs laisseront la jeune femme désemparée, dans un état dépressif, à la merci de ses cousins paternels qui voulaient leur part de l'héritage; et ce sera le début de la longue descente aux enfers. Malgré les combats féministes qu'elle a menés avec Houda Shaarawi, May s'aperçoit que sur le plan juridique, tout reste à faire; elle se trouve sans

défense face aux visées machiavéliques de son cousin Joseph qui lui confisquera ses biens et la privera de sa liberté, avant de la faire interner au Liban, à Asfourieh, pendant de longs mois. « J'ai fait un rêve dans lequel les femmes, toutes les femmes gardent la tête haute, dans lequel les femmes travaillent, dans leurs regards il n'y a ni peur, ni défaite, ni l'humiliation », écrit la poétesse. Elle savait pertinemment qu'elle devrait surmonter encore beaucoup d'épreuves avant de pouvoir écrire: «Je suis libre.» Ce seront là ses derniers mots, avant de s'éteindre le 19 octobre 1941.

Georgia Makhlouf. 2017, l'Orient littéraire



May et son piano, compagnon de toujours

BIBLIOGRAPHIE

1-Ouvrages de May Ziadé

Son travail de journaliste lui a permis d'être à l'écoute de son époque. Elle a écrit des centaines d'articles qu'elle a pu rassembler par la suite sous forme de livres. Ainsi que des recueils de nouvelles. Une partie de ses écrits est restée au bon vouloir de ceux qui la possèdent. Certains manuscrits ont pu être récupérées et édités.

Elle publie en arabe trois biographies de femmes du mouvement féminin, en Égypte.

Bâhitat Al-Badiyah (باحثة البادية) Malak Hifni Nasif, éditions al-Hilal 1922.

Aïcha Taymour (عائشة تيمور) Aïcha Taymour, éditions al-Hilal 1956.

Warda al-yajizi (وردة اليازجي) imprimerie al-Balagh. Le Caire 1962.

Elle publie trois traductions

Roujou' al-Mawja (رجوع الموجه), traduit du français: Le retour du flot de Prada. Caire 1916.

Ibtisamat wadumu' (ابتسامات ودموع) Deutshe Liebe, traduit de l'allemand, Frederich Max Muller. Editions du Caire 1916.

Al hub fi al'adhab. The refuge, Arthur Conane Doyle, Traduit de l'anglais. Imprimerie al-Muqtataf, 1925

Parmi ses publications en arabe, on note également :

Isis Copia, **Fleurs de rêve**, le Caire 1911. Editions Boheme et Anderer 1911, Publié en arabe, Sous le titre أزهار حلم à Dar Beyrouth Le Caire, 1952,

Sawâneh fatât (سوانح فتاة) «Propos d'une jeune fille», imprimerie al Muqtataf 1920.

Ghayat Al-Hayât (غاية الحياة) «La finalité de la vie». Imprimerie al-Muqtataf, le Caire, 1921.

Kalimât wa Ichârât (كلمات و إشارات) «Des mots et des signes», imprimerie al Hilal, 1922

Al-Musâwât (المساواة) «L'Égalité» (étude sociologique), librairie al'Hilal 1922.

Zulumât wa Achi'a (ظلمات وأشعة) «Ténèbres et lumière», imprimerie al-Hilal. Le Caire 1923.

Al Saha'ef (الصحائف) «Les journaux», imprimerie salafia, 1924

Bayna Imadd waljazzr (بين الجزر والمد) «Flux et reflux» imprim. Al-Hilal, 1925.

La Flamme bleue. Correspondances avec Gibrane Khalil Gibrane. Publié à Damas, ministère de la culture, 1979 (Ces lettres sont restées perdues Jusqu'au jour où l'universitaire Salma Haffar Kuzbari qui a réalisé l'une des plus importantes biographies et l'œuvre complète de May (deux tomes), a pu mettre la main sur les correspondances de May avec Gibrane. Elles étaient chez Josef, cousin de May qui s'était accaparé tous ses biens, dont les manuscrits.)

Kitâbât mansiya (Ecrits oubliés كتابات منسية, 900 pages) écrits éparpillés dans Différents journaux et revues, rassemblés par la chercheur allemande Anita Zigler. Editions Nawfal Hachette 2000. Le volume contient plus de 170 articles et les éditions d'al-Ahram, articles, conférences, nouvelle, des écrits en arabe, anglais, français et italien.

2- Conférences à l'université américaine

(Le voici, l'Homme هو ذا الرجل) conférence donnée aux étudiants le 31 oct. 1922, au West hall.

Le message de l'écrivain à la société arabe, dernière

conférence donnée à l'université américaine, West Hall, avant de quitter Beyrouth pour la dernière fois vers le Caire.

3-Manuscrits perdus

N.B

Une chose est sûre, son cousin porte sur son dos une très grande responsabilité. May était très attachée à ses écrits, la probabilité qu'on lui ait volé ses livres lors de son séjour chez son cousin n'est pas fortuite. Les recherches ont prouvé qu'il était en possession de ses écrits, la preuve irréfutable, en est le fait qu'il a lui-même remis en mains propres Flamme bleue, le manuscrit le plus cher à May, au Dr Salma al- Haffar kuzbari. A partir de là on peut facilement supposer qu'il était en possession des autres manuscrits, et qu'il a brûlé les textes qui le condamnaient, surtout Les Nuits d'al-'Asfouria. Une grande partie de l'œuvre de May reste jusqu'à nos jours, silencieuse.

Les Nuits d'al-'Asfouria (ليالي العصفورية). Journal de son séjour à l'asile d'al-'Asfouria.

Manuscrit perdu. Volé? Par son cousin Josef Ziadé. Description détaillée sur le quotidien des mois qu'elle a passé chez son cousin et son internement à l'hôpital Psychiatrique de Beyrouth (elle raconte quelques bribes de sa peine à Amine Rayhani, in mon histoire avec May, dar Mouassassa al-'Arabia lidirasatwa na nachr. Beyrouth 1980)

Dans ma demeure libanaise (في بيتي اللبناني): dans lequel elle raconte sa nouvelle vie après l'épreuve de l'hôpital psychiatrique, sa relation avec l'air et la nature qu'elle a retrouvée après l'internement, sa vie après qu'elle a eu gain de cause, prouvant aux différentes institutions juridiques, qu'elle n'était pas folle. Grâce à l'aide de son ami Amine Rayhani qui l'a soutenue dans les moments les plus durs de sa vie. Il lui a loué à ses propres frais une maison à Frica puisque l'argent de

May, par décision de justice, avait été mis sous la tutelle de son cousin Josef.

Mon journal (مذكراتي) ses souvenirs et ses récits de voyages, Le Caire, Beyrouth, Rome, Berlin.

On y croise les Grands hommes qu'elle a pu rencontrer et ceux qui assistaient à son salon littéraire chaque mardi. Les idées, les débats, quelques anecdotes. Il paraît que c'est le même manuscrit dont Tahar Tenahi avait fait mention dans al-Hilal. Son amie la poétesse Emy Khayr qui a passé avec elle les derniers jours et a partagé avec elle ses désirs et ses inquiétudes, confirme la présence de ces manuscrits.

Poèmes dispersés (قصائد متفرقة) en français, non publié. Emy Khayr, son amie, poétesse

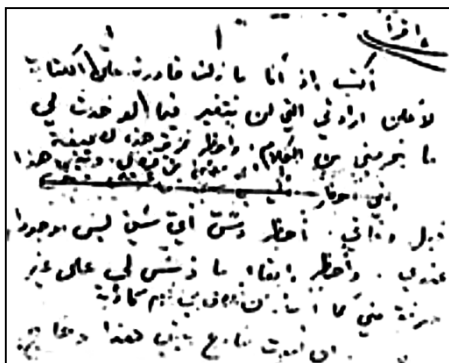
Francophone, confirme la présence de beaucoup poèmes écrits en langue française, qu'elle a entendu lire ou déclamer lors de rencontres littéraires dans des occasions littéraires, mais non rassemblés, de quoi faire un recueil de poésie qui équivaut à **Fleurs de rêve**.

Message à Hitler. (رسالة إلى هتلر) elle a vécu, comme des millions, les malheurs de la première guerre mondiale avec la prise de pouvoir d'Adolf Hitler et l'annonce de la deuxième guerre qui faisait déjà rage en 1939-1940. Dans cette lettre elle fait une critique foudroyante de cette guerre déclarée contre toute l'humanité. Elle l'a probablement écrite entre 39 et 40, puisqu'elle est morte en 1941, c'est-à-dire en pleine guerre. May a vécu l'agression militaire nazi en 1939, contre la Pologne ce qui a provoqué, dès le 3 septembre 1939, l'entrée en guerre du Royaume-Uni (à 11 h) et de la France (à 17 h), et de leurs empires coloniaux respectifs. C'était sa manière de dire non à l'agresseur.

Irādātī (إرادتي) Ma Volonté, quelques pages rédigées dans la maison de son cousin

Josef, restée contre son gré plus d'un mois, et al-Āsfourieh. May

fait part de son inquiétude face au vol de plusieurs de ses écrits, ce qui explique, partiellement, la disparition de ses manuscrits.



Fragment d'une page du Manuscrit de *Ma Volonté* de May

4- Ouvrages Généraux sur May

Al-'AKKAD Abbas, Sara, (سارة) éditions Dar al-Kitab al-'Arabi, Beyrouth 1967.

ACHOUR Radwa, Ferial Jabouri Ghazoul & Hasna Reda-Mekdashi, Dhākirah lil-mustaqbal: mawsū'ât al-kātibah al-'Arabiyah, 1873-1999, (Les femmes arabes: Guide de référence critique, 1873-1999), Presses de l'Université américaine du Caire, 2008.

AL-JOUNDI Darina, Prisonnière du Levant: La vie méconnue de May Ziadé, éditions Grasset & Fasquelle, 2017.

Al-KUZBARI, Salma al-Haffar, May aw ma'sat noubough (May, le drame d'être **Al-KUZBARI, Salma al-Haffar**, May Ziadé waa'lam 'asriha (May Ziadé et les personnalités de son temps (مي زيادة وأعلام عصرها) éditions Mouassasat Nawfal 1982.

BOUSTANI Carmen : May Ziadé : Vie et écriture, in: Les Cahiers du GRIF, n°43-44, Liban, 1990.

CHARARA, Abdelatif: May Ziadé (مي زيادة), Dar Hussein wa Dar Beyrouth, 1965.

CHENNAOUI, Kamel: Alladhīna Ahabbū May (Ceux qui ont aimé May (الذين أحبوا مي)) Dar al-Ma'arif, Le Caire 1972.

FAROUC Said, Assir al-mouazza' lil anisa May (Le secret éparpillé de Mademoiselle May (السر الموزع للأنسة مي)) éditions at-thaqafa. La Caire 2003.

FAHMI, Mansour, Mouhadhrat 'an May Ziadé (Conférences sur May Ziadé (محاضرات عن مي زيادة)) éditions Ma'had dirasat al'arabia al'alamia, le Caire 1957.

FAROUC Said, Baqat min hadaiqi May (Bouquets de fleurs des jardins de May. (باقات من حدائق مي)) Editions de Zoheir Baalabbaki, 1973

GHARIB, Rose: May Ziadé, attawahhuj wal-'ufûl (May Ziadé, La gloire et l'extinction, (مي زيادة، التوهج والأفول))

HAFEZ Abdessalam, Rafi'iwa May (Rafi'i et May, (الرافعي ومي)) Mouassassat Imasria litalif wa tarjama. Le Caire 1964.

HASSAN, M. Abdelghani. May adibat charq wal-'uruba. (May, écrivaine de l'Orient et l'arabité (مي أديبة الشرق والعروبة)) 'Alam al-kutub. Le Caire 1964.

JABR Jamil, May Ziadé fi hayatiha w Adabiha (May Ziadé, dans vie et sa littérature (مي زيادة في حياتها وأدبها)) Imprimerie Catholique. Beyrouth, 1960.

JABR Jamil, Mudhakirat May (مذكرات مي زيادة) Le Journal de May Ziadé) édition dar Rayhani.

LAREDJ Waciny: May: layālī Isis Copia. Thalāthoumi' atlayla w laylafjāhīm el-'āsfourieh (May : Nuits d'Isis Copia, trois cent et une nuits dans l'enfer d'Asfourieh), Dar El-Adab, Beyrouth, 2018.

MUSTAFA, Nawel: Usturat al-hobwa-noubough (La Légende de l'amour et de l'intelligence (أسطورة الحب والنبوغ) Ed. Makatabat al'usra. Le Caire 2000.

SAKAKINI, Widad, May Ziadé fi hayatiha wa âtariha (May Ziadé, sa vie et son œuvre (مي زيادة في حياتها وأثارها) Edition Dar al'Ma'arif, Le Caire 1969.

SALAMA, Mousa, Tarbiyat Salama Mousa (l'éducation de Salama Mousa (تربية سلامة موسى), éd. Salama Mousa, La Caire 1957.

SALIBA-CHALHOUB Nicole: «L'œuvre de May Ziadé: corporéité et corporéisme anticipés», in Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris, 2012. **Selma al-Haffar Kuzbari** Biographie complète de May, **tome I et II**, éditions Nawfal 1981.

TANNAHI, Tahar: Atyâf min hayat May (Quelques aspects de la vie de May (أطيف من حياة مي) Ed. Dar al Hilâl. La Caire 1974.



May à Frika, en compagnie d'Amine Rayhani et sa famille

